N° 4 Février 1919

LE SEMEUR



Le Numéro : 75 centimes

SOMMAIRE :

PARIS

41, RUE DE PROVENCE, 41

LE SEMEUR

est l'organe des Associations Chrétiennes d'Étudiants de France

Il paraît le 20 de chaque mois, de Novembre à Juillet

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF :

Raoul ALLIER

41, Rue de Provence, PARIS



Le Numéro : **0** fr. **75**



Prix de l'abonnement : **Cinq francs.**

Pour l'Etranger, *sauf l'Alsace et la Suisse :* Six francs.

Le moyen le plus pratique est de prendre à la poste un **mandat-carte,** *ce qui évite l'envoi d'une lettre.*

Tous les envois d'argent, mandats, chèques, etc., doivent être établis au nom de Mlle Viguier. *Il est important d'observer cette règle.*

Les opinions exprimées dans les articles signés n'engagent que les signataires

LE SEMEUR

21e Année. N° 4 Février 1919

LA RELIGION DE J.-J. ROUSSEAU

Dans le *Livre du Catholique,* ouvrage de piété très répandu dans le Nord de la France et en Belgique (1), on lit les lignes que voici : « Vers le milieu du XVIIIe siècle, la philosophie moderne, jusque-là timide, réservée, leva le masque et afficha sans honte l'impiété la plus effrénée. Les principaux chefs du parti philosophique étaient J.-J. Rousseau et Voltaire.

« Le premier (Rousseau) sut fasciner son siècle par des théories brillantes ; et, après avoir osé se proclamer le meilleur des mortels, il termina ses jours par le suicide » (2).

En vérité, il eût été difficile à l'auteur d'accumuler plus d'erreurs en moins de mots ! Tout d'abord, Rousseau ne s'est pas suicidé, mais, comme l'a solidement établi le Dr Lacassagne (3), il est mort, le plus naturellement du monde,

(1) Il a été édité, sans nom d'auteur, à Grammont, en Belgique, en 1906.
(2) p. 354.
(3) *Les dernières années et la mort de J.-J. Rousseau.* Lyon, Rey, 1913.

d'une attaque d'urémie. Ensuite, il faut n'avoir rien lu de ses livres pour le mettre sur le même pied que Voltaire dont il a été, pendant près de trente ans, l'ennemi irréductible, Enfin, si le reproche d'impiété effrénée ne soulève aucune contradiction quand il s'agit du philosophe de Ferney, on ne peut, sans une injustice criante, l'appliquer à son rival, le philosophe de Genève. Tout le fond de la querelle, entre ces deux hommes célèbres, réside même en ceci : que Voltaire a mis un esprit endiablé et une verve intarissable au service de la libre-pensée la plus batailleuse et la plus émancipée, tandis que Rousseau a consacré les frémissements de sa sensibilité et les sonorités de sa langue à exalter le sentiment religieux, et qu'en cela, il a été, proprement, le précurseur de Châteaubriand. En faire l'un des coryphées de l'impiété, c'est montrer qu'on ne sait rien de sa vie ni de ses œuvres et qu'on ne le juge que sur des ouï-dire.

Puisqu'une amicale invitation me vaut le plaisir de m'entretenir quelques instants avec les lecteurs du *Semeur*, je voudrais réviser ce jugement trop sommaire d'un public mal renseigné et exposer brièvement et sans aucun appareil d'érudition, ce qu'a été l'évolution religieuse de J.-J. Rousseau. Peut-être de cet exposé, que je tâcherai de rendre aussi objectif que possible, se dégagera-t-il des leçons pratiques dont chacun de nous pourra faire son profit.

I

L'ÉDUCATION CALVINISTE DE ROUSSEAU

Parvenu au soir de sa vie, quand il écrivait ses *Rêveries d'un promeneur solitaire* qui sont peut-être le plus parfait de ses ouvrages, et sous la poussée d'une imagination qui se plaisait à embellir tous les souvenirs de sa jeunesse, Rousseau se félicitait d'être né « dans une famille où régnaient les mœurs et la piété » (1).

A vrai dire, il exagérait. Comme l'a si fortement démontré M. Pierre Maurice Masson, il y avait des éléments troubles, ce qu'on appelle aujourd'hui une hérédité chargée, dans l'ascendance du futur philosophe. Ni les mœurs, ni la piété n'y étaient particulièrement en honneur, et il semble bien, à lire le premier livre des *Confessions,* que la religion y fut une simple affaire de routine. Du moins, on n'y trouve pas un seul mot qui prouve l'emprise du christianisme sur cette âme d'enfant. Il nous raconte bien que, de sept à dix ans, dans cette fringale de lecture

(1) *Les Rêveries du Promeneur Solitaire,* 3e promenade. Lire aussi, dans le livre II des *Confessions,* les pages si curieuses où Jean-Jacques raconte ce qu'avait été sa formation religieuse et où il assure que son père était chrétien, ses tantes dévotes, que M. Lambercier était « croyant au dedans bien qu'homme d'Eglise », et qu'enfin il avait lui-même de la religion tout ce qu'un enfant de son âge en pouvait avoir.

qui s'empara de lui, il dévora tour à tour l'*Histoire de l'Eglise et de l'Empire* par Le Sueur, le discours de Bossuet sur l'*Histoire universelle* et les *Hommes illustres* de Plutarque. Mais on conviendra que ces lectures, d'ailleurs trop fortes pour son âge, ne pouvaient guère tenir lieu de lectures spirituelles, ni faire germer en lui des sentiments chrétiens. Chose curieuse ! lui qui plus tard devait écrire des pages incomparables sur l'Evangile, il ne parle nulle part de l'impression que produisit sur lui la première lecture du texte sacré.

Des deux ans qu'il passa à Bossey, chez le pasteur Lambercier, il n'a guère retenu que les jeux et les petits travaux auxquels il se livrait en compagnie du cousin Bernard. Pas la moindre allusion aux leçons de piété qu'il reçut de ce pasteur. Il est à présumer que les deux jeunes pensionnaires assistaient régulièrement au prêche et qu'ils apprenaient le catéchisme comme les enfants de leur âge ; mais cette formation religieuse par la parole et par l'exemple ne laissa, semble-t-il, aucune trace dans ses souvenirs (1).

Il en fut de même les années suivantes qu'il vécut à Genève, d'abord petit clerc, chez un greffier, ensuite apprenti, chez un graveur. Com-

(1) Sauf cette phrase un peu vague : « Sa sœur et lui (M. Lambercier) cultivèrent, par des instructions douces et judicieuses, les principes de piété qu'ils trouvèrent dans mon cœur ». *Confess.* Livre II.

me il n'avait pas encore été admis à la communion, nous supposons qu'à l'exemple des autres écoliers, il était tenu d'assister aux offices de Saint-Pierre et aux cours de catéchisme qu'y donnaient les pasteurs de ce temple. Mais les *Confessions* ne fournissent à ce sujet aucun détail. Rousseau préfère s'étendre avec complaisance sur les vilains tours de polisson par lesquels s'affirmaient déjà les tendances vicieuses de sa nature.

Bref, en 1728, quand, à seize ans passés, il dit adieu à Genève et tourne le dos, tout à la fois, à sa patrie et à sa religion, c'est sans déchirement de cœur, presque sans regret. Il prétend bien que s'il était resté à Genève, « il aurait passé dans le sein de sa religion, une vie paisible et douce, et qu'il aurait été bon chrétien et bon citoyen, en même temps que bon homme en toutes choses » ; mais, dans le tumulte de ses passions naissantes, on ne voit pas que l'amour de la religion ait marqué d'une forte empreinte sa nature mobile.

Calviniste, il l'était par le baptême, et aussi parce que le calvinisme était la religion de sa famille et de sa cité natale ; mais, à s'en tenir à ses propres aveux, il faut reconnaître que son christianisme était encore très superficiel, qu'il se bornait à quelques pratiques rituelles et que sa foi, toute d'habitudes inconscientes, n'avait encore pris possession ni de son esprit, ni de son cœur.

II

SA CONVERSION AU CATHOLICISME

Ce mot de conversion, qui éveille d'ordinaire l'idée d'un drame de conscience et d'un brusque changement de vie, est aussi impropre que possible, quand on l'applique à Rousseau. On sait dans quelles circonstances il abandonna la religion de ses pères pour embrasser le catholicisme. Un dimanche qu'avec deux galopins de son âge, il avait musardé trop longtemps dans la banlieue de Genève, il trouve les portes de la ville fermées. Une nuit passée à la belle étoile n'est pas pour l'embarrasser ; mais il a seize ans ; il traverse cette crise propre à l'adolescence où l'on est dévoré de désirs sans objet et où l'imagination caresse tendrement des chimères. Avec cela, il est mécontent de tout et de lui-même. Sa mère étant morte et son père en fuite, il ne connaît pas les douceurs du foyer. Enfin son maître, le graveur Ducommun, est un homme terrible qui, à deux reprises déjà, l'a rudement châtié pour s'être attardé, dans ses promenades du dimanche, jusqu'après la fermeture des portes. Il sait le sort cruel qui l'attend s'il retourne chez ce patron impitoyable : il sera battu jusqu'au sang, et cette perspective le glace de terreur.

Que va-t-il faire ? Son parti est pris : il ne

retournera pas chez son graveur ; il préfère tout, même les pires aventures d'une vie vagabonde, aux brutalités de cet homme.

Mais où aller et que devenir ? Poussé par je ne sais quelle curiosité morbide, ou peut-être talonné par la faim, il va droit chez le curé de Confignon, M. de Pontverre, dont il a ouï vanter l'accueil cordial et hospitalier pour les jeunes Genevois désireux de se faire catholiques. Le prêtre reçoit à merveille cet enfant à qui il trouve une mine éveillée et un visage agréable, et, tout de go, pour aller sans doute au plus pressé, il l'invite à dîner. La table est bonne, le vin exquis. Une fois la faim apaisée, on parle de religion. Le jeune apprenti raconte son histoire et, par faiblesse de caractère, ou plutôt par reconnaissance pour un brave homme de prêtre qui lui a offert un repas si délicat, il se garde bien de repousser ses avances. Peut-être même lui laisse-t-il entendre que la vie à Genève lui est devenue insupportable, que les pasteurs, toujours sévères et distants, n'ont jamais eu pour lui une parole d'amitié et qu'il ne lui déplairait pas d'entrer dans une religion dont les prêtres se montrent si affables pour un étranger tel que lui.

Quoi qu'il en soit, le curé de Confignon comprit à demi-mot qu'il ne lui serait pas malaisé de gagner cette recrue. A sa place, je crois bien qu'après avoir restauré l'enfant, je l'aurais doucement sermonné et l'aurais renvoyé à son père.

Mais il ne faut pas oublier que M. de Pontverre s'était fait une réputation de convertisseur : il ne lui déplaisait donc pas d'ajouter à la longue liste de ses convertis un jeune homme intelligent, qui même paraissait avoir l'étoffe d'un sujet d'élite. Mais au lieu de le garder chez lui, il le dépêche à Annecy, chez Mme de Warens, « bonne dame bien charitable, dit-il, que les bienfaits du roi mettent en état de retirer d'autres âmes de l'erreur dont elle est sortie elle-même ».

On sait ce qu'il advint. Jean-Jacques arrive à Annecy ; mais au lieu de la vieille dévote bien rechignée qu'il s'attendait à voir, il trouve une jeune femme charmante, dont le visage était pétri de grâces et les beaux yeux pleins de douceur ; et du coup, il éprouve le plus ardent désir d'être catéchisé par elle et de devenir son prosélyte, étant bien sûr, comme il le dit si spirituellement, « qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en paradis ».

En somme, dans cette conversion de Rousseau au catholicisme, il y a des éléments très divers : de la mélancolie provenant de sa situation d'orphelin, de la rancune pour les traitements barbares de son maître, de la gratitude pour les procédés généreux du curé de Confignon, un goût immodéré pour les voyages et la vie d'aventures, et, plus que tout cela, un sentiment très vif d'affection, peut-être même d'amour, pour la

séduisante personne qu'il a rencontrée à Annecy et qui, pendant près de vingt ans, va être sa bienfaitrice, son amie, sa « petite maman », son initiatrice à la vie intellectuelle et sentimentale.

Mais Mme de Warens ne peut garder sous son toit cet adolescent de seize ans. On lui rappelle fort à propos qu'il existe à Turin une maison fondée par le roi pour recevoir et instruire les protestants du pays de Vaud désireux de devenir catholiques, l'hospice du *Spirito Santo*. C'est là que se rendra Jean-Jacques muni d'un viatique fourni par l'évêque d'Annecy.

Il faut lire dans le livre II des *Confessions* l'arrivée du jeune catéchumène dans cet hospice dont la grosse porte était munie de barreaux de fer et qui tenait tout à la fois du couvent et de la prison. Je me félicite, pour ma part, qu'il n'existe plus, ni en Italie, ni en France, de ces établissements destinés à recruter des fidèles par des conversions faites, pour ainsi dire, à la grosse et où les catéchumènes, en échange d'un peu de pain, de pauvres hardes et de quelques pièces de monnaie, répudiaient avec une égale désinvolture leur patrie et leur religion. Ils arrivaient là, poussés le plus souvent par des mobiles d'intérêt et, après quelques jours de catéchisation intensive, ils en sortaient avec une étiquette nouvelle, mais, au fond, à peu près tels qu'ils étaient venus, l'âme toute pareille et sollicitée par les mêmes instincts.

Ce fut le cas de Rousseau, comme de presque tous les pensionnaires, garçons et filles, qui, d'après des règles fixées d'avance, étaient astreints aux mêmes leçons, aux mêmes exercices de piété pour aboutir, dans un délai plus ou moins long et suivant les cas, au baptême et à l'abjuration. Le jour de la cérémonie de clôture, on avait beau les affubler d'une longue robe blanche pour symboliser l'innocence reconquise : ils demeuraient pour la plupart semblables à eux-mêmes, parce que le temps avait manqué aux catéchistes pour éclairer leur conscience et les amener peu à peu à opérer sur eux-mêmes un travail de rénovation morale.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher quelle fut la durée exacte de l'initiation religieuse de Rousseau, si elle fut expédiée en neuf jours, comme certains le prétendent, ou si elle se prolongea trois mois, comme Rousseau l'assure dans ses *Confessions*.

De même, le temps me fait défaut pour réfuter les invraisemblances dont fourmille le récit de Rousseau, notamment l'héroïque résistance qu'il aurait opposée à ses catéchistes, luttant pied à pied, avec eux, pour défendre la foi calviniste qu'il était pourtant à la veille de renier, et rivalisant d'érudition patristique avec ces prêtres ignares qui ne soupçonnaient pas qu'un enfant de seize ans pût être si instruit et faire preuve de tant d'à-propos dans ses ripostes. Il

n'est pas téméraire de penser que Rousseau, écrivant quarante ans après les événements, a dû singulièrement embellir les choses et mettre son principal souci à se draper dans une attitude avantageuse pour la postérité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il sortit du *Spirito Santo* après avoir été contraint d'aller en procession, dans le costume traditionnel des néophytes, à l'église métropolitaine de St-Jean pour la cérémonie du baptême et de se rendre ensuite auprès du grand Inquisiteur pour abjurer l'hérésie calviniste.

Encore une fois, on ne trouve rien là qui ressemble à une conversion proprement dite. Tout au plus peut-on affirmer que ce n'était qu'un changement de confession et que ce changement n'avait eu sur son âme aucune répercussion profonde et décisive.

Observons cependant que, si cette conversion n'avait été, comme il devait le déclarer plus tard, que « l'action d'un bandit par laquelle son cœur avait menti au St-Esprit et mérité le mépris des hommes », il se serait empressé, une fois libre, de désavouer sa démarche et de faire tous ses efforts pour rentrer au sein du calvinisme. Même dans une ville essentiellement catholique comme Turin, il ne lui eût pas été malaisé de trouver un pasteur de son culte qui l'aurait aidé à mener à bien cette entreprise. Or, il n'en fut rien. Son nouveau titre de catholique lui sembla si peu

lourd à porter qu'une fois livré à lui-même et jeté sur le pavé d'une grande ville, il s'empresse d'assister à la messe dans la chapelle du Roi. Je reconnais que l'attrait de la musique y était pour quelque chose et que, né musicien, il éprouvait un plaisir extrême à entendre les faux-bourdons exécutés par la maîtrise du roi de Sardaigne qui passait pour la meilleure de l'Europe.

N'importe ! Il faut bien croire aussi que les prêtres lui inspiraient moins d'horreur qu'autrefois dans la campagne de Bossey, puisque, ayant fait la rencontre, chez Mme Basile, d'un jacobin de bonne mine, il se mit à sa recherche, rôdant autour de son couvent dans l'espoir de le rencontrer.

En outre, ne l'oublions pas, ce fut encore à Turin qu'il fit la connaissance de l'abbé Gaime, ce prêtre obscur dont les paroles pleines de sagesse, d'élévation et, pour tout dire, d'esprit évangélique, le transportèrent d'enthousiasme et restèrent à jamais gravées dans sa mémoire.

Enfin, toujours à Turin, quand par son intelligence et le charme de sa figure, il a gagné la bienveillance du comte de Gouvon, et que la fortune commence à lui sourire, qui donc se fait son précepteur bénévole et lui donne des leçons de latin, grâce auxquelles il pourra sortir de sa condition de valet ? C'est le propre fils de la maison, l'abbé de Gouvon, qui, malgré sa haute naissance et ses visées épiscopales, l'a pris en affection,

ne dédaignant pas de lui faire traduire les fables de Phèdre et de l'initier aux beautés de Virgile.

En vérité, quand le jeune Rousseau recherchait ainsi la compagnie des prêtres et trouvait plaisir à bénéficier de leurs conseils et de leur appui, j'ai bien de la peine à m'imaginer qu'il avait l'âme bourrelée de remords pour avoir cédé aux instances des directeurs du *Spirito Santo,* qu'il se reprochait avec amertume le reniement de la foi de ses pères et avait la nostalgie de Genève et des pasteurs qui avaient été les premiers éducateurs de sa jeunesse.

Et ce qui achève de me persuader qu'il n'était pas trop mécontent de son nouveau sort, c'est qu'il persista pendant vingt-six ans dans la profession de la foi catholique qu'il avait embrassée. Sans doute, comme il le déclare dans les *Rêveries du Promeneur solitaire,* il n'était encore qu'un enfant quand il se fit catholique et il avait été alléché par des caressses, séduit par la vanité, leurré par l'espérance, forcé par la nécessité. Il n'en reste pas moins qu'une fois le pas fait et les engagements pris, son cœur, gagné par l'habitude, s'attacha sincèrement, — sans répudier jamais le libre examen — à sa nouvelle religion et que les instructions et les exemples de Mme de Warens l'affermirent dans cet attachement. Il ajoute même que l'étude des bons livres, à laquelle il se livra auprès de sa bienfaitrice, renforça peu à peu ses dispositions naturelles aux

sentiments affectueux et fit de lui « un dévot, c'est-à-dire un catholique à la manière de Fénelon ». Rousseau s'efforçant d'imiter les vertus du tendre Fénelon : voilà qui tend à prouver que si sa conversion au catholicisme, — réduite à ce que nous avons dit plus haut, — ne fut pas due uniquement à des mobiles d'ordre surnaturel, elle ne fut pas du moins une honteuse comédie, que son âme inquiète et avide de tendresse y trouva quelque douceur et que le travail de la grâce ne fut pas absolument étranger au mouvement d'âme qui s'accomplissait en lui.

(*à suivre*).

† Lucien Lacroix,
Ancien évêque de Tarentaise,
Professeur à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes.



CONTRE LE SCEPTICISME

De nos jours, on se permet encore d'avoir des opinions, mais avoir des convictions est beaucoup plus rare et semble presque vieillot. A la longue, on finirait par se dispenser même d'opinions et se contenter d'un universel « que sais-je ? » Le louable souci de ne pas être dogmatique, l'honnête scrupule d'atténuer de modestie personnelle la portée de ses paroles ont été rarement aussi en honneur qu'à notre époque. Ces qualités précieuses de grand libéralisme et de parfaite mesure de pensée sont la parure du moderne génie français ; il ne s'agit pas d'y porter la plus minime atteinte, mais de se demander si, poussées à l'extrême, elles ont su se défendre de l'intrusion de certains sophismes et si elles ont su tenir suffisamment compte des nécessités morales de la vie. La formation que l'on reçoit dans les bons lycées comporte déjà cet esprit critique, toujours à la recherche des nuances justes, prudent et plein de réserves ; et c'est très bien, comme culture du jugement et du goût. C'est moins bien, quand on donne aux élèves l'habitude d'esquiver dans leurs devoirs la conclusion, ou qu'on leur laisse entendre qu'il est de bon ton, sage ou habile, de conclure qu'on

ne conclut pas. Voilà un pli qui malheureusement se prend trop souvent et s'abstenir de décider, après avoir été une recette commode, risque de devenir un système. Ici est le danger. La vie n'est pas assimilable à un problème théorique ; elle est une donnée passionnée, quasi tragique. Et certes, il n'est pas possible que l'individu normal, en face d'elle, esquive constamment les décisions : il y a des choses trop contraignantes. (Je n'en veux pour preuve que les plus sceptiques, les moins décidés d'entre les Français se sont battus pour la France). Dans le train ordinaire de la paix, il y a aussi pour tout individu des choses contraignantes, quantité de situations où il faut obligatoirement choisir. Mais celui qui croit devoir limiter l'usage de sa faculté de décision à ces cas de coercitions externes des faits sociaux, n'est-il pas moins libre, n'a-t-il pas une volonté moins intacte, au sens de moins entière, que celui qui croit sincèrement bien restreint le nombre des questions dont la solution lui indiffère ? Qu'on oppose dans des études les littérateurs et artistes des diverses écoles, sans s'attacher par prédilection à aucune ! qu'on renvoie dos à dos les métaphysiciens avec leurs cosmogonies ! Soit. Mais est-il admissible que l'on reste neutre à l'égard des problèmes de la vie morale et de la vie religieuse ? N'est-ce pas faire violence à sa nature d'homme, endormir ses meilleurs instincts ? Pourtant, si l'on préconise

comme une méthode cette attitude d'esprit du doute très prudent, le jeune disciple l'étendra au plus grand nombre de questions possible et s'abstiendra très naturellement de chercher des règles de vie. Il se souciera peu, par exemple, de se faire une opinion sur la question sexuelle et sur le bien-fondé de ce qu'on a appelé la « pureté rationnelle ». Osera-t-on soutenir qu'il est plus libre ? Osera-t-on soutenir que c'est un bien ?

Au fond de cette phobie d'une conclusion qui décide, il y a, pour l'expliquer au moins partiellement, une représentation imaginative trop simpliste de la vérité, qui aurait besoin d'être rajeunie, modernisée, américanisée. La vérité n'est pas je ne sais quel noumène dans une collection de types supra-sensibles. Un monde statique est pure illusion ; mais il faut croire que la conception cartésienne tyrannise notre pensée. Il est curieux de constater que le Français comprend, mais ne s'assimile pas aisément le pragmatisme de William James, l'Anglo-Saxon. On est tout de même en droit d'espérer que les glorieuses philosophies françaises des Bergson et des Boutroux, qui par leurs critiques décisives du scientisme ont rendu la foi en la liberté humaine, se compléteront pour la nouvelle génération d'un « activisme » d'essence morale.

C'est un fait d'expérience, et pas seulement une théorie, que la plupart des problèmes que

nous pose la vie se présentent à nous sous forme d'options. Une vie d'action est créatrice de vérités en ce qu'elle éprouve ce qu'elle choisit : ce qui est vrai, c'est ce qui, probabilisé d'abord par le bon sens, a été prouvé dans l'application par le résultat moral. Jésus a dit ces choses en termes très simples et doucement imagés : « L'arbre qui produit de mauvais fruit n'est pas bon et l'arbre qui produit de bon fruit n'est pas mauvais. On ne cueille pas des figues sur les épines et on ne cueille pas de raisin sur un buisson. » (Luc, VI, 43-44). La conviction est le fait de celui qui a éprouvé le bon fruit.

Abel Miroglio.

 

MESSAGE AU PRÉSIDENT WILSON (1)

Monsieur le Président,

La Fédération française des Associations chrétiennes d'Etudiants et l'Alliance nationale des Unions chrétiennes de Jeunes Gens de France tiennent à ajouter leur hommage particulier à ceux qui, depuis votre débarquement sur la terre de France, vous ont été apportés dans un élan unanime des cœurs.

Leur reconnaissance est d'abord celle de tous nos compatriotes. Il n'y a pas un Français qui n'ait senti, à l'heure où vous avez décidé la rupture diplomatique avec les Empires centraux, que des jours nouveaux s'annonçaient pour nous, que la guerre imposée à notre pays et soutenue par nous avec une vaillance toujours la même, mais avec un bonheur inégal, allait sans doute entrer dans une phase où la conscience humaine, jusqu'alors trop muette, s'exprimerait enfin librement et avec force. Et quand les Etats-Unis, à votre appel, sont entrés dans la guerre, il a été

(1) Le message qu'on va lire devait être présenté au président Wilson au cours d'une audience. Cette audience ayant été rendue impossible par la multiplicité des occupations de l'éminent homme d'Etat, il lui a été remis en mains propres par M. le pasteur Goodrich.

évident pour le monde entier, — et si l'ennemi ne l'a pas immédiatement compris, c'est sous l'influence d'une véritable ivresse d'orgueil, — que la période décisive s'ouvrait dans l'histoire de la formidable épreuve. Certes, les secours de l'Amérique, depuis le début des hostilités, étaient venus vers nous sous toutes les formes, tout spécialement par la Croix-Rouge et les Y. M. C. A. Mais le jour où vos jeunes hommes sont venus se placer sur les champs de bataille à côté des nôtres, les événements devaient se précipiter et l'atroce fléau se hâter vers sa fin.

Nous prenons la plus large part de cette gratitude que notre démocratie patriote et pacifique éprouve à l'égard des Etats-Unis et de votre personne. Mais nous avons nos raisons propres de respectueuse reconnaissance.

Beaucoup de nos compatriotes ne connaissent les Y. M. C. A. que par les immenses services rendus aux soldats dans les innombrables Foyers qui ont été créés au front. Ceux qui ont l'honneur de vous être présentés sont, depuis longtemps, en rapports fréquents et intimes avec les Y. M. C. A. Bien avant la guerre, nous avions appris à apprécier et à aimer, dans sa profonde signification sociale et religieuse, l'œuvre qui devait, aux jours néfastes de la guerre, nous apporter un concours si fraternel. Quand le Dr John Mott a offert à des amis français de les aider à fonder des Foyers du Soldat, c'est

dans le très modeste bureau de la Fédération des Etudiants Chrétiens et du Comité National des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens que l'œuvre nouvelle a pris naissance. Depuis, l'Union franco-américaine s'est trouvée trop à l'étroit dans ce bureau ; elle a dû s'installer dans des locaux autrement spacieux ; mais nos relations n'en ont pas été diminuées ; et nous pouvons dire que nos meilleurs directeurs des Foyers du Soldat ont été pris parmi les membres des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens et dans les groupements d'Etudiants chrétiens. En votre personne, Monsieur le Président, nous assurons à l'Amérique que les jeunes gens chrétiens de France comprennent et apprécient ce que les jeunes gens chrétiens des Etats-Unis ont fait pour la France.

Parmi ceux qui viennent aujourd'hui vous exprimer leurs sentiments profonds, un certain nombre appartiennent de la façon la plus précise au monde des Universités. Vous leur permettrez de dire combien ils sont heureux de saluer un homme d'étude et un professeur dans l'homme d'Etat qui joue un rôle de premier plan dans les heures si graves de l'histoire de l'humanité. Nous ne tirons pas de ce fait un motif d'orgueil professionnel ; nous savons trop que l'Esprit souffle où il veut et qu'il n'y a pas de catégorie sociale qui ait le privilège de l'incarner et de l'exprimer. Mais il est bon que, par votre exem-

ple, l'humanité apprenne que les problèmes les plus graves ne seront pas résolus par l'empirisme le plus ingénieux, ni par une subtile considération des seules réalités matérielles, mais que, pour les comprendre, pour en réunir toutes les données et pour enlever toutes les difficultés, il est nécessaire de recourir non seulement à l'histoire qui raconte les faits, mais au droit qui les juge. Qu'un universitaire soit un chef d'Etat au moment précis où il s'agit pour l'humanité de savoir dans quelle direction elle va s'engager, cela met en lumière la royauté nécessaire des idées et des principes.

Mais que nous soyons étudiants, professeurs, industriels, commerçants, travailleurs manuels, nous sommes tous ici des chrétiens, et c'est surtout comme tels que nous voulons vous saluer. Nous efforçant dans notre petitesse d'être le moins indignes possible de ce titre, nous efforçant de pénétrer toujours plus les volontés saintes de notre Maître et de notre Sauveur, nous distinguons parfaitement les origines religieuses des principes au nom desquels vous parlez et agissez. Quand la Société des Nations se réalisera, elle sera une manifestation visible de l'Esprit de Jésus-Christ. Elle représentera la plus grande victoire que le Christ aura remportée dans l'histoire de l'humanité. Il nous plaît, à nous chrétiens, de vous remercier, en toute simplicité, de la splendeur nouvelle que vos efforts jettent sur l'Evangile éternel.

Disciples du Crucifié, nous savons que cette victoire de notre Maître ne viendra pas sans les efforts douloureux de ses serviteurs. Mais les serviteurs que nous voulons être comptent sur l'aide fidèle de Celui dont les ambitions saintes doivent se réaliser. Vous avez prononcé naguère une parole qui nous a remués : « La foi chrétienne, avez-vous déclaré, m'a fait trouver les énergies dont j'avais besoin pour accomplir la tâche ardue que m'a confiée la Providence. » Nous recueillons respectueusement cette leçon et cet encouragement, non seulement pour le monde qui veut trop souvent ignorer ce qui doit le sauver, mais pour nous-mêmes qui devrions renouveler tous les jours notre consécration au service du Père dans l'humanité.

Nous implorons, Monsieur le Président, sur votre personne et sur vos travaux, les plus précieuses bénédictions d'En-Haut, attendant pour un avenir prochain les plus beaux progrès de la démocratie, de la justice et de la fraternité qui seront en même temps d'incontestables progrès du Règne de Dieu.



NOS TABLETTES D'OR

NOS MORTS

André Vivier est né à Cognac le 16 juin 1896. Il commença ses études dans cette ville. Puis, à la mort de ses parents, il dut les continuer à Paris et à Bordeaux. En 1911, il alla au camp de Domino. Pour lui comme pour beaucoup d'autres, ce fut autre chose qu'un temps de récréation. Dans cette chaude atmosphère d'entrain, de joie saine, il sentit l'appel de la vie supérieure et, sans révolution intérieure, par une sorte d'élan tout naturel, il y répondit. Ce n'était que la prolongation et l'épanouissement de ce qui était déjà en lui. Dans les années suivantes, cette orientation de son être ne fit que s'accentuer. Grauss était pour lui le modèle dont il ne parle qu'avec admiration.

Quand vint la déclaration de guerre, il voulut s'engager dans l'infanterie. Il était trop jeune et on le refusa : ses deux frères aînés étaient déjà mobilisés. En septembre, il prit sur lui de partir pour le front sans être incorporé. Naturellement on le renvoya. Il dut se résigner à attendre le départ de sa classe. Ne remplissant pas les conditions physiques exigées, il trouva le moyen, par une absence ingénieuse, de se faire déclarer

bon et il réussit enfin à être incorporé au 57e régiment d'infanterie à Libourne. Puis, sur sa demande, il fut versé au 99e régiment de marche, fit son instruction à Songes, au camp d'Avor et enfin dans l'Oise du mois d'août 1915 au commencement de 1916.

En mars 1916, il était à Verdun. Le frère aîné de notre camarade, qualifié par son capitaine de « magnifique soldat et âme d'apôtre », y fut tué. André Vivier souffrit alors très-cruellement et c'est dans cette souffrance qu'il devint vraiment un homme. Il était assez près de la fournaise pour savoir ce qu'on y supportait et pour en subir tous les contre-coups. Mais son unité fut assez longtemps retenue à l'arrière et, à la lettre, il en trépignait d'impatience : « La division, écrira-t-il le 8 juillet, continue à creuser des tranchées à cinq kilomètres du front. Voilà bientôt un an que nous sommes partis volontaires. J'ai le cafard de ne rien pouvoir faire pour mon pays, pour être vraiment utile. Je crains de ne jamais connaître ces minutes inoubliables du champ de bataille, où l'on se sent vivre à pleine peau, à plein cœur, où l'on va devant soi comme un fou, où l'on entraîne les autres. »

Ce n'était pas seulement chez lui impatience d'un sang généreux. Il méditait volontiers sur la signification de cette guerre. Il éprouvait une vraie joie de conscience à répéter qu'il combat-

tait pour le droit. En dépit de toutes les épreuves, il avait la certitude morale que la justice l'emporterait : « Nous sommes plus que jamais, écrivait-il, du bon côté de la balance. Il faut tenir et communiquer à tous la confiance. » Et quand le poids des souffrances quotidiennes devenait trop lourd, il ne dissimulait pas la source de sa force : « Tu as raison. Il faut toute l'aide de Dieu pour faire notre devoir obscur de tous les jours... Ne nous plaignons pas. Nous ne savons pas les secrets desseins de Dieu. »

Tout à coup, il part pour une « destination inconnue ». C'est dans la Somme qu'il aboutit avec son bataillon que l'on verse au 319e régiment, un régiment glorieux, comme André Vivier aime à le redire, et qui a été déjà cité deux fois. Il sent venir le moment où il sera lui-même dans la mêlée : « Je suis bien content, écrit-il le 23 août, d'être débusqué et de payer effectivement ma dette à la France. Au moins, quand je viendrai en permission, tu verras un vrai poilu. Surtout, ne t'en fais pas. Courage ! On les aura ! » Il revient, dans chacune de ses lettres, sur la même exhortation : « Moral excellent, je ne m'en fais pas. Quoi qu'il arrive, tout sera bien. Que la volonté de Dieu soit faite ! » Ou encore : « La pensée de Jehan, qui m'a montré le devoir, me soutiendra toujours. Il n'y a pas de grandes phrases à faire : le devoir est simple et droit, on le fera. »

C'est le 10 septembre qu'il reçoit enfin le baptême du feu dans la Somme. Il sort de ces premières affaires sans blessure et avec un entrain renouvelé. Il faut alors qu'il se prépare à la vie de l'hiver qui s'annonce et qui sera une vie sous la pluie et dans la boue. Il avait besoin de ramasser toutes ses forces — et il en avait ! — au moins autant pour supporter cet enlisement perpétuel dans la terre détrempée que le vacarme des obus. Cette lutte incessante contre la saleté est sa grande souffrance. Comme tous ses camarades, il épie avec ardeur la moindre apparition du soleil : « Aujourd'hui, écrit-il le 12 novembre, il fait beau temps. Tu penses si on jouit de ces derniers rayons de soleil. Il fait réellement bon vivre. L'esprit s'envole facilement vers ce qui est bon et doux.. On fait provision de bonheur en prévision des mauvaises heures. Mais, je t'en prie : il ne faut pas s'exagérer nos souffrances et nos privations. On n'en meurt pas. La preuve, c'est qu'on voit des briscards qui ne s'en font pas. Il y en a qui ont beaucoup plus donné que tous ceux qui sont morts sciemment pour la France, pour le bonheur des générations anonymes à venir. Cette pensée soutient quand le corps se révolte et souffre. »

A la fin de ce mois de novembre, il passe dans un autre secteur, à droite de Lassigny. Il a surtout un souci : « Il faut plus que jamais avoir confiance et la communiquer aux autres, surtout

cet hiver. Il faut ranimer les uns et les autres dans sa petite sphère, maintenant plus que jamais. Il ne faut pas que ceux qui ont tout donné l'aient fait en vain parce que nous lâcherions le morceau. »

L'hiver continue et devient de plus en plus dur. Les heures de garde sont interminables, mais il les peuple de souvenirs aimés : « Tu penses, écrit-il à sa sœur le 12 janvier 1917, qu'au cours de ces longues factions je réfléchis. Je pense à tout ce qui nous est cher, à ce que nous réserve l'avenir. » « ...Pauvre cher ami, continue-t-il en faisant allusion à son frère, comme il nous manque de plus en plus ! Je voudrais que le courage, la confiance qui m'animent en ce moment t'animent et te donnent la tranquillité. Haut les cœurs !... Excuse ce mot écrit dans l'obscurité, au fond d'un infect gourbi. On est véritablement emprisonné dans une véritable coque de boue. Hier et avant-hier, j'ai assisté à un bombardement par obus de gros calibre. C'était émouvant au possible. Bien des civils auraient payé pour voir cela... quelques secondes ! Figure-toi qu'on *voyait* les obus ; les pékins et les embusqués ne *verront* jamais cela, eux. L'obus arrivait dans les nuages, gros comme un point. On le voyait grandir, grandir, et arriver sur soi avec une vitesse incroyable d'express en pleine marche. Je ne pourrais t'exprimer la beauté brutale, farouche de ce

spectacle et les divers sentiments qui s'agitaient en moi. Quelles minutes à la fois pleines de vie intense et de néant ! On ne se sentait pas grand' chose... Vive la France ! »

Le cri qui termine cette lettre se retrouve dans beaucoup d'autres et presque toujours chaque fois qu'André Vivier vient de faire allusion à sa mort possible. Ce qui l'entoure lui procure un spectacle douloureux : « Nous sommes dans un désert absolu, écrit-il le 31 mars. Les journaux n'exagèrent pas... la destruction systématique du nord. Pas une maison debout. »

Au cours des combats qui se livrent alors dans la région, il est cité à l'ordre de la division : « Soldat d'un courage, d'un entrain, d'une énergie remarquables. S'est particulièrement distingué au cours d'un coup de main exécuté sur les tranchées allemandes, le 7 mars 1917, en pénétrant à l'intérieur d'un abri dont les occupants refusaient de se rendre et en les tuant sur place. »

C'est autour de Lassigny qu'il continue de lutter, toujours aux prises avec la boue envahissante et sous des marmitages furieux. « Le bombardement anglais, écrit-il le 15 avril, est formidable ; le nôtre aussi. On vit dans un tonnerre de bruit, ou plutôt on fait des réflexions sur la vie. En ce moment, je suis obligé de faire effort pour suivre ma pensée et écrire. Cependant, j'ai une idée bien nette en tête : c'est

que la foi me protège. Mais je ne peux pas ne pas penser à Jehan. Faire le sacrifice de ma vie, c'est tout ce que je peux faire. »

Il y a des moments où la fatigue menace de l'accabler : « On suit bien difficilement sa pensée, mande-t-il le 20 avril, ou plutôt on ne la suit pas. Cette guerre vous déprime physiquement et moralement, et il faudra bien longtemps pour s'en remettre. Nous tenons le bon bout ; mais il faut une énergie indomptable pour continuer à mener à bien cette guerre. Heureusement que la pensée de nos morts est là pour nous secourir dans les moments pénibles. » « Fatigue et engourdissement cérébral, répète-t-il encore le 23 avril. On devient absolument comme une machine et c'est véritablement angoissant de sentir sa personnalité disparaître, surtout quand on analyse. »

Ce qu'il y a de remarquable en notre camarade, c'est que, plus il percevait l'approche de la dépression et plus il s'entêtait à réagir contre elle et, dans l'intimité de son Dieu, à ramasser ses énergies.

En mai, sa section, à la suite d'un coup de main dans lequel il s'est lui-même particulièrement distingué, est citée à l'ordre de la division. En août, les mouvements de troupes amènent sa division en Champagne. En septembre, il est envoyé au cours de chefs de section et il appelle cela « s'embusquer pour trois mois ». En décem-

bre, il repart au 319e, heureux de faire son devoir au Chemin des Dames. En janvier 1918, après avoir été peu de temps caporal, il est nommé sergent et, presque aussitôt, se retrouve au milieu de l'action et dans les circonstances les plus dangereuses. Il est alors cité pour la deuxième fois à l'ordre de la division : « Jeune sous-officier d'un allant admirable et d'une bravoure exceptionnelle, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Le 22 février 1918, s'est de nouveau distingué au cours d'une incursion hardie exécutée en plein jour dans les lignes ennemies, à 1.500 mètres de nos dernières tranchées et sous le feu des mitrailleuses. »

Son régiment descend alors à Ribécourt avec la division marocaine. Ce sont des jours de bataille acharnée. Le 16 avril, avec les sergents Buscail et Donal, il est l'objet d'une citation collective à l'ordre de la division : « Sous-officiers énergiques et dévoués. Au cours de la reconnaissance en avant de nos lignes d'un boyau occupé par l'ennemi, ont réussi, dans des conditions très périlleuses, à ramener avec une mitrailleuse détériorée une mitrailleuse légère allemande. »

Au retour de l'affaire qui lui a valu cette distinction, il écrit une lettre — la dernière — dont nous citerons quelques lignes : « Peut-être, quand cette lettre t'arrivera, serons-nous au repos. Je ne sais. Sait-on de quoi sera fait demain?

Ici aujourd'hui, demain là. De ce côté-ci ou de l'autre côté de la vie, peu importe... Oh ! comme nous aurons payé l'Alsace-Lorraine !... Je suis au Mont-Renaud avec le 57e, mon ancien régiment... Ne t'en fais pas. On mange son pain noir le premier. »

Vivier était chef de section, son sous-lieutenant venant d'être récemment évacué. Dans la nuit du 19 au 20 avril, vers 22 heures, l'artillerie française ayant un tir un peu court, il lança, selon la consigne, une fusée rouge pour demander l'allongement du tir. Par une fatale coïncidence, une fusée de cette couleur signifiait, ce jour-là, pour les Allemands, la demande d'un tir de barrage. Une avalanche de mitraille s'abattit sur nos tranchées et notre camarade, grièvement atteint d'éclats d'obus à la cuisse et à la poitrine, succomba après une très courte agonie. Sa tombe est à Ribécourt. On l'a entourée d'une barrière de bois. La croix porte une plaque de cuivre avec toutes les indications nécessaires et, au-dessous, la plaque de notre Fédération : « Jésus a dit : Je suis la résurrection et la vie. »

Le carnet sur lequel il a noté au jour le jour ses principales impressions se termine par ces mots : « Heureux ceux qui ont fait absolument le sacrifice. Quelle assurance cela leur donne ! »

Georges Lutzius est né à Lyon le 16 mars

1897. Il fit de bonnes études au lycée Ampère à Lyon. En 1911-1912, il suit les cours d'instruction religieuse et entre, aussitôt après sa fondation, au groupe des Lycéens chrétiens. Il y participe activement en 1912-1913 et 1913-1914. Cette année-là, il assiste au Congrès de Lyon qui lui fait une profonde impression. A la fin de l'année scolaire, il passe son baccalauréat de mathématiques élémentaires et est décidé à entrer à l'Ecole Navale. Mais, quelques jours après, la guerre éclate. Il a alors à peine 17 ans. Cependant, il n'a plus qu'une idée : s'engager. Au mois de septembre, il tombe malade, ce qui l'oblige à retarder son départ. Il entre de nouveau au lycée où il prépare l'Ecole Centrale. Au printemps 1915, il passe une visite pour entrer dans la marine. Il est refusé. Le 5 juillet, il est ajourné au conseil de revision de la classe 1917.

Entre temps, il avait fait une demande pour l'aviation. Elle lui revient avec avis favorable le 12 juillet. Il passe aussitôt un nouveau conseil de revision qui, cette fois, le déclare apte.

Le 16 juillet 1915, il rejoint le 2e groupe d'aviation au fort de Bron, près de Lyon. Il est soldat et dans l'aviation ; mais il se plaint d'y être dans un poste de tout repos. Il en profite cependant pour se faire tenir, par ses frères, au courant des réunions des groupes lyonnais. Il quitte le fort de Bron au mois de décembre pour celui de Longvic, près de Dijon. Il y em-

porte avec lui ce désir ardent de rejoindre le champ de bataille. Nous avons sous les yeux une lettre du 14 décembre 1915 dans laquelle il dit : « Je veux profiter de ces brèves lignes pour vous dire avec quelle ardente sympathie je suis nos camarades qui sont au front. C'est à eux que doit aller toute notre affectueuse sollicitude au cours de ce nouvel hiver qui vient si précocement de commencer. Depuis mon départ de Lyon, au milieu de novembre, j'ai pu apprécier le bonheur des séjours à l'arrière dans les locaux bien chauffés et bien clos, et on ne peut se figurer la confiance et l'énergie qui doivent animer nos poilus par les longues et tristes journées d'hiver pour qu'ils puissent conserver le moral qui fait notre admiration. Ceux-là seulement qui sont aux tranchées méritent notre intérêt ; jamais on ne le saura assez. A Longvic, où sont cantonnés les élèves-pilotes avant leur départ pour les écoles d'aviation, la vie est très supportable malgré la défense qui nous est faite d'aller à Dijon, ce qui nous isole du monde civil. Notre existence est tout à fait la vie de camping et rien ne vient nous rappeler que nous sommes en guerre. Le seul intérêt vient des rares occasions que nous avons de monter en avion. On les attend avec impatience et la plus grande joie saluera la nouvelle de notre départ pour une des écoles d'aviation où se fera notre éducation de pilotes. L'attente est longue ; mais on prend patience en

songeant que nous avons pu être acceptés dans la partie certainement la plus intéressante de l'armée française, mais lorsqu'on est sur le front car au dépôt c'est très peu intéressant. »

De Longvic, il va à Buc où il passe son brevet de pilote le 18 mars 1916. La rapidité avec laquelle il a fait son apprentissage en fait un des élèves préférés. Ses chefs veulent le garder comme pilote-moniteur. Mais il refuse et demande à partir dans l'aviation de chasse. Pour s'instruire dans cette spécialité, il passe successivement aux écoles d'Avord, de Cazeaux et de Pau. Le mauvais temps l'empêche d'aller aussi vite qu'il le voudrait. Il a de plus en plus hâte d'arriver au front. Il écrit alors à son jeune frère : « Ce qu'il y a de certain, c'est que voici onze mois que je me suis engagé et je me trouve encore à 700 kilomètres du front. C'est triste tout de même ! »

Il passe enfin au G. D. E., au Plessis-Belleville, d'où il rejoint l'escadrille N. 103 du groupe des Cigognes et arrive au front le 16 juillet 1916, exactement un an après s'être engagé. Son escadrille était alors en pleine bataille de la Somme. Tout de suite, il veut se mettre au travail, mais les appareils manquent et pendant trois longues semaines, les jeunes pilotes doivent se résigner à écouter les récits de combats de leurs anciens. Dans toutes les lettres qu'il écrit à ses parents, il se plaint de cet état de choses auquel il ne

peut rien. Il reçoit enfin un appareil assez ancien, avec lequel il fait ses débuts ; il montre immédiatement de rares qualités de pilote, et reçoit en septembre 1916, après de durs combats, les galons de sous-officier.

De la Somme où la bataille s'est apaisée, son escadrille va, en janvier 1917, en Lorraine pour barrer aux bombardiers allemands la route de Nancy, puis revient en mars dans l'Aisne où notre haut commandement prépare une attaque. Nos pilotes volent très bas, mitraillant l'infanterie ennemie, et reviennent souvent avec leurs avions criblés de balles et d'éclats ; au cours d'un vol, Georges Lutzius reçoit un obus de plein fouet dans son avion, et est cité à l'ordre du corps d'armée : « Pilote adroit et courageux, se bat depuis un an avec la même ardeur et le même sentiment du devoir. Le 6 avril 1917 a eu une partie importante de son plan enlevée par un obus, a réussi à rejoindre nos lignes, où son avion, n'obéissant plus aux commandes, s'est violemment abattu. »

Le 16 avril et le 12 mai, il abat deux avions allemands dans les lignes ennemies ; mais ces victoires ne sont pas homologuées, les combats ayant eu lieu trop loin de nos tranchées. Le 25 juin, il dégage un camarade attaqué par un avion allemand, et force son adversaire à atterrir désemparé dans ses lignes.

Le 27 juin 1917, il quitte l'escadrille N. 103

pour entrer dans une nouvelle formation de jeunes pilotes récemment sortis des écoles. Il rejoint bientôt le front avec la S. P. A. 153. Mais son escadrille est affectée à un secteur calme, et il regrette son ancienne 103 qui se trouve en pleine bataille des Flandres. Il livre cependant plusieurs combats, et en septembre est nommé adjudant. En novembre, il passe sous-lieutenant et il commande alors une des patrouilles de son escadrille. Il en obtient un rendement excellent, se trouvant toujours à la tête de ses pilotes pour les mener au combat.

Au mois de janvier 1918, son escadrille est rattachée à la première escadre de chasse du groupe d'armées de réserve, et mise au repos près d'Epernay. Georges Lutzius n'en profite pas ; avec deux camarades il s'envole chaque jour vers les lignes, et, le 21 mars, il abat un avion. Il est cité à l'ordre de l'armée, en ces termes : « Pilote de tout premier ordre qui n'a cessé de donner le plus bel exemple de discipline et de dévouement. Se dépense sans compter combattant toujours avec la plus belle ardeur. Le 21 mars 1918 a attaqué un avion ennemi qui s'est écrasé au sol. »

Quelques jours plus tard, il vient en permission de 48 heures, à Lyon, pour assister à la première communion de sa sœur. Ce fut la dernière fois que ses parents le revirent.

Il repartit, cette fois encore, malgré les jours

sombres que nous traversions à cette époque, avec cette même ardeur et cette même foi en la victoire qu'il avait toujours montrées. De retour au front, il trouve son escadrille quittant la Champagne et se dirigeant vers Château-Thierry. Elle se déplace alors journellement et suit successivement tous les points critiques du champ de bataille. On la retrouve le 26 mars à Montdidier et à Lassigny ; le 27 mai à Château-Thierry ; le 10 juin, à Compiègne, mitraillant sans relâche les colonnes allemandes en marche, livrant de nombreux combats aux avions ennemis venus pour protéger leur infanterie. Georges Lutzius se prodigue sans compter tenant l'air 5 et 6 heures par jour, comme en témoignent ses carnets de vols. Il écrit alors : « Santé excellente. — Fatigue extrême par manque de sommeil. A part cela, tout va bien. »

La disparition de plusieurs de ses camarades fait sur lui une pénible impression. Il sent venir la mort qu'il a frôlée si souvent et à laquelle il s'est préparé depuis longtemps. C'est l'idée prédominante dans ses lettres, et fin juin, il écrit à son frère :

« Je suis affreusement triste, et cela depuis quelque temps déjà, depuis la mort d'un des chefs d'escadrille du Groupe qui s'est fait descendre au moment des dernières attaques allemandes. On a pu avoir son corps, et nous sommes allés l'enterrer dans un village voisin d'ici. Il y est

resté comme tant d'autres ! La mort ne choisit pas. La guerre sera longue et nous y passerons tous ! Ne crois pas que j'aie le cafard, j'ignore cette bestiole ; mais cela m'ennuierait tout de même de me faire descendre maintenant parce que je partirais sans avoir rien fait. Voici deux ans que j'erre sur tous les fronts pour entendre claquer les mitrailleuses et je récapitule vainement ce que j'ai pu faire d'utile. Certes, je crois avoir fait mon devoir, mais j'aspirais à mieux, et malgré mes efforts je ne suis pas arrivé à grand'chose. Enfin, que veux-tu ? Le type du veinard a été Guynemer. — Faire ce qu'il a fait, et mourir, quoi de plus beau ? — Tout le monde ne peut être Guynemer, mais entre lui et moi, quel infini ! »

Au début de juillet, son escadrille est dirigée en Champagne, près de Revigny. Il voit arriver avec joie sa permission de détente qu'il attend depuis plus de quatre mois. Il espère partir le 16 juillet. Mais le 15, l'offensive allemande se déclanche contre l'armée Gouraud. Georges Lutzius ne veut pas abandonner son poste. Il écrit à ses parents : « L'événement qui pouvait retarder ma permission s'est produit cette nuit, et nous voici de nouveau au travail. Le journal vous apprendra ce qui arrive. Nous sommes, pour changer, dans le bon coin... »

Ce fut sa dernière carte postale.

Le 16 juillet 1918, deux ans, jour pour jour,

après son arrivée au front, le matin, puis le soir, il part à la tête de sa patrouille, sa permission signée dans sa poche.

Vers cinq heures de l'après-midi, alors qu'il se trouve au-dessus de la Main de Massiges, il voit un de ses camarades qui, s'étant éloigné du groupe, se trouve aux prises avec 13 avions allemands. N'écoutant que son devoir, il se précipite à son secours, mais déjà son camarade, touché à mort, tombe dans nos lignes. Les 13 avions se ruent alors sur lui. Georges Lutzius n'abandonne pas le combat, au contraire : il veut venger son ami et résiste de son mieux. Il se bat depuis quelques minutes. Tous les assistants le croient sauvé. Il ne se trouve plus qu'à une centaine de mètres du sol et va pouvoir atterrir. Mais une balle allemande l'atteint à la tempe. L'appareil, sans direction, s'abat dans nos lignes à quelques centaines de mètres des tranchées, près de Virginy. Ses amis purent chercher son corps et celui de son camarade, et parvinrent à les ramener à l'arrière.

Il fut enterré côte à côte avec son compagnon, le 18 juillet 1918, dans le cimetière militaire de Revigny, en présence de M. le pasteur Krug, alors qu'il aurait dû être en permission au milieu de sa famille.

Ses parents reçurent, après sa mort, ces quelques lignes d'un de ses meilleurs amis :

« Je reçois une lettre de son groupe qui me

dit sa fin héroïque, la consternation de tous, combien il était aimé de ses camarades et apprécié de ses chefs. Son capitaine disait de lui que c'était « le premier véritable officier qu'il ait rencontré et que sa modestie et sa bravoure n'avaient d'égale que son dévouement. » C'est certes le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un soldat.

Georges Lutzius était âgé de vingt et un ans. Pendant les deux années qu'il avait passées sur le front, il avait livré plus de cent combats avec les avions allemands et avait totalisé près de mille heures de vol au-dessus des lignes ennemies.

Henri Breton est né le 13 juillet 1898 à Marseille. Il appartenait à une famille d'ouvriers laborieux où la religion, très simple, était faite surtout de confiance en Dieu et d'intransigeante moralité. Il grandit dans un milieu d'une scrupuleuse honnêteté où les mots de devoir et d'idéal avaient un sens vraiment plein. D'une intelligence supérieure, il passa de l'école primaire au lycée, malheureusement obligé d'interrompre plus d'une fois ses cours pour des séjours dans des usines. En classe comme à l'atelier, il était épris de pureté et ne le dissimulait point. Sa grande joie était, lorsqu'il en avait le temps, d'aller rêver au bord de la mer et d'aspirer les souffles salubres du large. Ces promenades vivifiantes symbolisaient pour lui de véritables exercices

spirituels. Il resta à Marseille jusqu'à sa « première » inclusivement. C'est dans sa ville natale qu'il connut les Eclaireurs, l'Armée du Salut et, par notre groupe de Lycéens chrétiens, la Fédération. Sa conversion fut provoquée, non point par un de ces mouvements, mais plutôt par l'action convergente des trois. Mais il apparaît bien que l'étape décisive de sa foi, de sa consécration totale, fut franchie dans une réunion de prière silencieuse organisée par le groupe de Lycéens.

S'il fut toujours un des plus brillants élèves de sa classe, il ne faut pas oublier qu'il avait du mérite à être tout simplement élève : c'est souvent lui-même qui a gagné l'argent nécessaire pour continuer ses études.

La Faculté de Montauban a accueilli, pendant la guerre, quelques lycéens de philosophie. C'est dans ces conditions qu'Henri Breton vint à Montauban. Il y conquit la deuxième partie de son baccalauréat, puis entra à la Faculté où il fit deux trimestres. Toujours fidèle au mouvement des Eclaireurs, il fut, à Montauban, chef de patrouille, puis sous-chef de troupe. Son action sur les jeunes garçons était incroyable ; c'était surtout son rayonnement qui frappait. Il faisait partie également de l'Association de Lycéens et il fut son délégué à Montpellier. Il visait au pastorat, mais avec la pensée ferme de s'y consacrer surtout aux œuvres ouvrières. « Je me rappelle

toujours, nous écrit un de ses camarades, sa chaude affection, son silence quand il n'avait rien à dire qui comptât. Il chantait souvent, en marchant, un cantique ou un chant d'éclaireur, et toujours de tout son cœur. »

Notre camarade partit, en 1917, avec la classe 1918. Il apportait à la caserne un cœur plein de l'amour des hommes, une volonté inébranlable de pureté morale. Reçu à son brevet militaire, il avait demandé un des bataillons de chasseurs alpins de Grenoble ; mais il ne put y être incorporé. Le 17 avril, il écrivait à un de nos amis : « Je dois être rendu demain avant 3 heures au ...e bataillon de chasseurs à Menton... Dois-je te dire que je suis heureux de ne pas quitter la grande mer devant laquelle j'ai bien souvent et bien ardemment pensé à vous tous, à tous mes amis, à toi depuis que je vous ai quittés ? »

Entré à la caserne, il souffrit, pendant quelque temps, de violents maux d'estomac ; mais sa nature robuste reprit le dessus et, dès septembre 1917, il était au front, parti à la place d'un père de famille. Il prit part aux actions de la Malmaison où son bataillon fut cité. Lui-même eut alors une violente commotion et fut porté comme mort, ce qui laissa un instant dans une grande angoisse sa famille et tous ses amis de la Fédération. Voici comment il raconta lui-même cet incident : « Le 23 octobre, vers 10 heures du soir, j'ai été enterré par un obus, avec un malheu-

reux camarade absolument déchiqueté. Je fus exhumé recouvert de son sang et ne donnant plus signe de vie. Plusieurs de mes camarades m'ont cru mort sur le moment ; mon caporal rédigea, un instant après, un état des pertes subies par la section, sur lequel il me porta tué. A 11 heures, il était lui-même blessé et évacué sans avoir rectifié l'erreur. Cependant j'ai recouvré mes sens et quoique étourdi et oppressé encore, je pus continuer l'attaque. »

Il fut au premier rang pendant toute la suite des combats. Cette énergie fut récompensée par une citation à l'ordre de la division dont sa modestie refusa la communication, mais dont nous possédons le texte : « Jeune agent de liaison d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. Au cours des opérations des 25 et 27 octobre, a mené à bien plusieurs missions périlleuses sous de violents barrages d'artillerie et de feux croisés de mitrailleuses. » Son chef le fit venir devant lui et notre camarade a raconté dans l'intimité la conversation qui eut lieu : « Mon capitaine me dit : « Mon vieux, choisis : ou tu seras « cabot », ou tu iras à Saint-Cyr, ou tu auras « huit jours de « taule ». Comme je tiens à rester chasseur de deuxième classe, j'eus huit jours de prison ; je ne les ai jamais faits d'ailleurs. » Intellectuel, il avait voulu rester tout près de ses camarades ouvriers et paysans pour les aider, les secourir, leur faire comprendre son

clair idéal. Certes, il aurait joué le même rôle comme officier ; mais on ne pouvait pas discuter avec lui cette question : son siège était fait.

Sa préoccupation constante était de réconforter le moral de ses compagnons. Quand il le trouvait bas, il ne s'en consolait pas, « souffrant, disait-il, que des camarades n'aient pas comme moi le privilège de comprendre pour quelle raison supérieure, pour quel idéal d'amour et de paix ils sont sacrifiés sans merci. » « Parfois l'avenir, ajoutait-il, m'apparaît meilleur ; j'ai comme la vision d'une belle aurore, puis la nuit au sein de laquelle ne me guide plus qu'un sentiment instinctif de mon devoir. Je souffre d'autant plus de cet isolement que j'ai vu ces mêmes hommes faire preuve d'un héroïsme, d'une grandeur d'âme qu'on n'admirera jamais assez. » (décembre 1917).

Après les combats de la Malmaison, il était parti pour l'Alsace et les Vosges, et ce fut la guerre de patrouilles avec tous ses terribles dangers. Le souci que nous venons de relever ne cesse de l'obséder. C'est ainsi qu'il écrit, le 23 avril, après un assaut meurtrier à l'Hartmannswillerskopf : « Si tu avais vu les poilus, au cours des interminables nuits d'horreur, s'entr'aider avec un dévouement inlassable, déterrant leurs camarades alors que les obus tombaient dans la tranchée même, allant chercher les blessés sous les feux croisés des mitrailleuses...

Quelle moisson d'hommes braves et jeunes ! Comprends-tu pourquoi il est affreux qu'ils ignorent la beauté de cet holocauste sans cesse renouvelé et que leur sang est comme une rançon sacrée de l'avenir ? C'est avec joie qu'ils se sacrifieraient, alors que bien souvent une détresse inexprimable remplit leur cœur. »

La suite de la lettre dont nous venons de faire une citation fait bien connaître à la fois les conditions de sa vie et son état moral : « ...Il est tellement difficile, ici, de faire une lettre ; on ne dispose de rien, on est mal placé comme je le suis ce soir. Le froid m'empêche de m'appliquer et la fatigue me surmonte. Notre ravitaillement est très difficile, à cause du temps et des barrages allemands qui ont déjà massacré quatre convois de mulets. Je suis resté agent de liaison et souvent, au cours de mes randonnées nocturnes, je m'asseois sur le tronc d'un sapin renversé et je prie. Je ne vous oublie pas, et mes affections les plus chères brûlent toujours aussi vivement dans le sanctuaire le plus profond de mon âme. L'Alsace est un pays merveilleux et, malgré les circonstances tragiques dans lesquelles je parcours ses « Kopfs » et ses « Walden », je prends souvent le temps d'en admirer la beauté... Ma bougie baisse... Je vais être obligé de te quitter. Je suis transi de froid et, avant de me coucher, je m'en vais aller voir ce qu'est devenu l'homme de garde au petit poste avancé que les Allemands viennent de crapouilloter... »

Dans la fournaise, ce qui le tourmentait le plus, c'était, en même temps que les souffrances de ses camarades, la pensée de l'angoisse éprouvée par sa mère et par tous ceux qui l'aimaient. Il était très fortement lié avec René Mondain et sa mort fut pour lui un coup très douloureux. « Mais notre ami, écrivait-il, n'est-il pas mieux dans l'au-delà de nos rêves spirituels, dans cet au-delà que notre âme devine aux heures les plus belles de la foi ? Et nous le sentirons et nous le savons déjà auprès de nous. » La pensée de la fin de son camarade ne cesse de le poursuivre. Il a quitté alors l'Alsace et prend part à la grande résistance contre l'offensive allemande. Le 27 juin, il écrivait : « J'ai revu hier des maisons encore abritées d'un toit, j'ai revu des champs dont les blés n'avaient pas disparu sous les obus et maintenant, de mes yeux lassés, je vois une jeune femme sourire à son enfant. Et tandis qu'après l'horrible vision du meurtre, la vie m'apparaît à nouveau belle et féconde, l'absence de notre cher Mondain me semble plus affreuse que jamais. »

Cette hantise douloureuse ne parvenait pas à l'abattre. Il réagissait contre elle de tout l'élan de sa foi. Après ce rappel de la mort de Mondain que nous venons de lire, il continue : « Et pourtant, il faut nous soumettre à l'affreuse réalité et si, à de certaines heures de découragement, nous ne sentons que vide décevant autour de nous,

soyons forts, car ils sont tous présents, ceux qui ont donné leur vie pour un bel idéal ; c'est leur sacrifice qui élève nos âmes, et la joie la plus pure et l'amour le plus pur qu'on puisse vivre se vivent dans la souffrance et dans la séparation ; souffrir en silence, tout seul, mais espérer quand même, avoir pour son camarade quel qu'il soit un sourire affectueux, malgré que la douleur nous tue peu à peu ; sacrifier sa chair, son cœur, lambeau après lambeau, sans le laisser deviner autour de soi, et cela en communion spirituelle, en parfaite harmonie avec ceux qui nous ont précédés dans l'au-delà, c'est le devoir et la joie suprême de l'amour. »

Il se donne tout entier dans ces combats qui doivent briser la ruée allemande qui s'efforce vers Paris. Il est cité à l'ordre de l'armée : « Jeune gradé, admirable de bravoure et de sang-froid, chargé d'assurer la liaison entre son commandant et le commandant des troupes d'assaut, s'est acquitté de sa tâche avec un dévouement absolu. Au cours de l'attaque, a participé à l'enlèvement d'un redoutable nid de mitrailleuses ennemies, précédant toujours ses hommes et leur donnant ainsi le plus bel exemple de courage et d'entrain. Légèrement blessé, a continué à assurer la liaison pendant les trois jours qui ont suivi l'attaque, avec un zèle infatigable, sous un bombardement continuel de jour et de nuit. »

Mais, le 31 août, dans l'attaque de l'armée

Mangin vers le plateau de Saint-Gobain, il tombe dans les conditions que rappelle cette citation posthume à l'ordre de la division : « Au combat du 31 août 1918, a, malgré le tir violent de plusieurs mitrailleuses ennemies, réussi à gagner du terrain et à entraîner sa demi-section avec un élan irrésistible. A été mortellement blessé après avoir atteint son premier objectif. »

Notre camarade, malgré toutes les résistances que nous avons signalées, avait été nommé sergent sur le champ de bataille et était proposé pour le grade de sous-lieutenant.

Charles Carlier est né à Anor (Nord) le 26 mars 1891. Il a fait ses études successivement aux lycées Lakanal, Buffon et Saint-Louis de 1901 à 1912. Après avoir passé ses baccalauréats en 1907 et en 1908, il subit avec succès le concours de l'Ecole Nationale Supérieure des Mines en 1912. Mais il n'y entra qu'après une année de service au 29e régiment d'artillerie à Laon.

Ses brillantes études ne l'avaient pas empêché de collaborer activement et régulièrement à l'œuvre unioniste. Il faisait partie de l'Union chrétienne de Jeunes Gens de Port-Royal. Très sportif, il sacrifiait volontiers ses dimanches les plus intéressants pour une sortie d'éclaireurs ou une partie de foot-ball avec ses cadets. Ni l'affichage antialcoolique ni les visites dans les quartiers ouvriers ne le rebutaient. Malgré une extrême

réserve qu'il s'imposait, il portait le plus vif intérêt à tous les mouvements de jeunesse. Il le faisait plus par des actes que par des paroles, rêvant de s'y consacrer à sa manière, c'est-à-dire sans phrases, avec le sourire, en s'effaçant toujours.

Notre camarade faisait un stage à la Compagnie des Mines d'Anzin lorsqu'éclata la guerre. Il fut mobilisé le 2 août 1914, comme sous-lieutenant de réserve, au 37e régiment d'artillerie à Bourges. Affecté à la 70e section de munitions, il était à la défense du Grand-Couronné de Nancy. Le 30 septembre 1914, il était appelé en Artois avec son unité. Il quitta alors, sur sa demande, cette section de munitions pour entrer dans une batterie de 75 à la 45e division algérienne.

Charles Carlier était à la bataille d'Arras en 1914, à celle de l'Yser en avril 1915, à celles de Verdun et de la Somme en 1916. C'est en juillet de cette même année qu'il reçut le grade de lieutenant. Le 26 septembre, il était cité à l'ordre de la division : « Officier d'artillerie de première valeur. S'est porté résolument à plusieurs reprises, tant à Verdun que dans la Somme, au delà de la ligne des guetteurs d'infanterie afin d'effectuer des réglages de tir. »

Au printemps de l'année suivante, il se battait sur la Somme et à Moronvillers et il fut compris, le 18 mai 1917, dans une citation à l'ordre de la division qui fut attribuée au groupement d'ar-

tillerie de campagne de la 45e division : « Accompagnant pas à pas l'infanterie et poussant leurs observateurs en première ligne, ont contribué pour une large part à l'enlèvement de positions que l'ennemi avait organisées depuis deux ans en véritable forteresse. Se sont acquis la confiance absolue de l'infanterie de la division qui sait qu'elle peut compter, en toutes circonstances, sur son artillerie. »

Le 14 juin 1917, il entrait, sur sa demande, dans l'aviation comme observateur. Envoyé en Italie en 1918, il est l'objet d'une distinction italienne. Mais il n'y reste pas longtemps, revient en France, prend part aux affaires du Mont Kemmel et, le 18 juin, est de nouveau cité à l'ordre de la division : « Pendant les journées qui ont précédé l'attaque du 13 juin 1918, s'est dépensé dans de nombreux réglages malgré des conditions atmosphériques défavorables et l'activité aérienne de l'ennemi. Observateur d'une grande valeur professionnelle, joignant à un grand sang-froid une bravoure remarquable. » Il change alors d'escadrille et est mêlé aux combats autour de Saint-Quentin. C'est là qu'il va périr, le 10 octobre. Le sergent-pilote raconte ainsi le drame :

« Désignés pour une liaison d'infanterie, nous prenons notre départ vers 7 heures 30. Empêchés par la brume de prendre de la hauteur, nous passons au-dessus de Ham et de Saint-Quentin à

moins de 200 mètres. Arrivés aux lignes, nous parvenons à gagner un peu de hauteur. Nous sommes à un peu plus de 200 mètres. Nous sommes à ce moment au nord-est de Montigny. Nous assistons à l'avance de nos fantassins qui progressent normalement.

« Il y avait environ deux heures trente que nous étions sur les lignes quand, sur la droite de nos fantassins, nous apercevons une troupe d'une vingtaine d'hommes déployés en tirailleurs et paraissant sortir d'un petit bois, où elle devait être cachée. Par prudence, nous rentrons dans nos lignes quand, soudain, la troupe en question ouvre le feu contre nous. Aussitôt je manœuvre mon appareil de manière à ne pas rester dans la zone de tir. Le lieutenant Carlier se prépare à se servir de sa mitrailleuse quand, soudain, il me dit : « Rentrons » (mais sans me dire qu'il est blessé). Avant de partir, j'envoie quelques balles lumineuses dans la direction des Allemands et je prends le chemin du retour. Mais le lieutenant me dit : « Rentrons ; je suis touché ; je saigne... » Je lui demande où et si la blessure est grave. Aucune réponse. Je me retourne et le vois remuer dans sa carlingue, puis je ne l'aperçois plus pendant toute la durée du trajet. Je sus après qu'ayant gardé son sang-froid jusqu'au bout, le lieutenant s'était placé de manière à ne pas coincer les commandes, ce qui aurait empêché toute manœuvre de l'appareil et entraîné sa

chute. Je revins donc aussi vite que possible, prenant soin de ne pas faire faire à l'appareil de trop grandes embardées. J'atterris au terrain où le lieutenant reçut aussitôt les premiers soins. Il n'avait pas perdu connaissance. Transporté immédiatement à l'infirmerie et malgré tous les bons soins donnés, il expirait une heure et demie après ayant eu pleine connaissance jusqu'à la fin. »

Notre camarade a été cité à l'ordre de l'armée et fait chevalier de la Légion d'Honneur. Malheureusement, le texte accompagnant ces distinctions ne nous est pas encore parvenu.

Charles Grébert, Fernand Vioujas, Raymond Schmidt, dont il va être parlé, sont de ceux sur qui, à notre très vif regret, nous n'avons pu obtenir que des indications insuffisantes. Leurs amis savent comme nous quelle perte leur départ représente. Personne n'aura la pensée de mesurer notre deuil au nombre des lignes que nous pouvons consacrer à ces camarades disparus.

Charles Grébert est né à Nancy le 5 avril 1893. Il fit ses études au lycée de Reims et y passa ses baccalauréats de rhétorique et de philosophie. En 1911, il entra à la Faculté de Montauban dans le but de se préparer, par le pastorat d'abord, au secrétariat régional des Unions chrétiennes de Jeunes Gens. Mais le ministère

pastoral le conquit et il se sentit appelé à l'exercer auprès des petits et des humbles qu'il comprenait et aimait passionnément. A la veille de la guerre, il sortit candidat de la Faculté, après avoir obtenu un sursis d'un an pour son service militaire.

Dès la mobilisation, il dut rejoindre son corps et il fit son instruction militaire à Verdun, Châlons et Angers. Mais, vers Noël 1914, on demanda des volontaires brancardiers. Il se fit inscrire et fut envoyé à Versailles puis au Vésinet. C'est là qu'il passa l'examen d'infirmier en avril 1915. Il partit alors à Doullens et fut infirmier jusqu'en avril 1917 au centre neurologique et psychiâtrique. Son goût des études psychologiques lui rendit particulièrement intéressante la collaboration qu'il devait prêter aux médecins de l'hôpital et ses services furent très appréciés par eux. Cependant, en avril 1917, il était versé au 413e régiment d'infanterie et, au mois d'août, il était au front. Il venait d'y arriver lorsque, au Moulin de Laffaux, en faisant une liaison, il fut pris dans une rafale de gaz asphyxiants. On le transporta à l'hôpital de Soissons dans un état désespéré. Par bonheur, les soins éclairés qui lui furent immédiatement donnés le sauvèrent. Mais il dut rester en traitement pendant un an. D'abord soigné à Paris, puis à Clermont-Ferrand, il fit ensuite une cure d'altitude à Riom qui lui fut extrêmement bienfaisante. Il put quitter

l'hôpital en août 1918 et rejoignit, près de Mantes, le dépôt du 321e régiment d'infanterie.

Quelques jours après, notre ami était de nouveau au front, devant Saint-Quentin. Il y resta près d'un mois, avançant progressivement vers la ville dans les tranchées que l'ennemi quittait peu à peu. Dans la nuit du 24 au 25 septembre, ses camarades et lui firent des talus et des parapets, repoussèrent une attaque. Le matin, à 9 heures, au cours d'une nouvelle attaque, Charles Grébert était frappé, à l'Epine du Dallon, à environ deux kilomètres de Saint-Quentin, d'une balle dans la tête. L'ennemi avança encore un peu et ce n'est que le soir que les brancardiers purent ramener son corps et l'ensevelir dans le cimetière de Roupy, au sud de Saint-Quentin. Quelques jours après, son régiment entrait à Saint-Quentin et recevait la fourragère.

Fernand Vioujas est né à Saint-Georges-les-Bains (Ardèche), le 9 avril 1897. Il fit d'abord ses études à l'Ecole Modèle de Mens d'où, en 1914, il passa au lycée de Valence. C'est là qu'il est entré en contact avec la Fédération en faisant partie de notre groupement de Lycéens chrétiens. Il apporta dans cette Association ce mélange de sérieux presque trop précoce et d'entrain fougueux qui faisait son originalité. Il mettait toute sa conscience et toute son impétuosité dans les débats. On garde le souvenir d'une discussion

sur l'usage du tabac qui, grâce à lui, faillit prendre dans nos groupements des proportions épiques.

En janvier 1916, il fut mobilisé avec la classe 1917. Après un séjour à l'Ecole de Saint-Maixent, il en sortit aspirant en novembre de cette année. Un an après, le 8 novembre 1917, il était nommé sous-lieutenant. Il appartenait au 6e régiment d'infanterie coloniale. Malgré sa jeunesse, il était un excellent officier. L'ascendant qu'il parvenait à exercer était dû à un courage, à une conscience et à un dévouement que tous les hommes étaient obligés de reconnaître et qu'ils admiraient.

Le 21 juin 1918, il fut cité à l'ordre de l'armée : « Officier très brave, d'un allant et d'un sang-froid remarquables. Volontaire pour diriger un coup de main audacieux sans préparation d'artillerie, a vigoureusement enlevé sa troupe ; a pris, au cours de l'action, les plus habiles dispositions, a obtenu un brillant succès, bousculant un poste ennemi très supérieur en nombre, lui tuant neuf hommes, ramenant un prisonnier valide et une mitrailleuse. »

A la fin de juillet, il était fait chevalier de la Légion d'Honneur avec la citation suivante : « Jeune officier d'un courage et d'un entrain hors de pair. Le 23 juillet 1918, en liaison avec une division voisine, a entraîné vigoureusement son détachement particulièrement exposé au feu

de l'ennemi. A fait résolument face à une contre-attaque et l'a arrêtée. Se trouvant, par suite de son avance, en flèche et pris de flanc, a habilement ramené son détachement en combattant, exaltant l'ardeur de ses hommes et leur donnant un magnifique exemple de décision, de bravoure et de sang-froid. Blessé, a tenu, avant d'être évacué, à apporter au commandant du bataillon des renseignements de première importance. Une citation. »

Dès ce moment, Fernand Vioujas sent qu'un revirement est en train de se produire dans la guerre et que la décision s'approche. Mais il n'est pas de ceux qui poursuivent la victoire pour elle-même. Il entend bien qu'elle assure le succès de son idéal et porte un coup à l'idée même de la guerre. Et puis, il lui est impossible de penser au succès sans avoir la vision douloureuse des plaies causées par la guerre qu'il faudra panser et, derrière le devoir présent qu'il accomplit, il en entrevoit d'autres qui s'annoncent.

C'est par M. l'aumônier Walter que l'on a eu quelques détails sur la fin de notre camarade : « La veille, écrit M. Walter, j'étais allé jusqu'au poste de secours de son bataillon. Là, j'avais vu un de ses brancardiers qui m'avaient donné de ses nouvelles. Il allait très bien. Il était heureux d'être auprès de ses hommes à cette heure très rude, de pouvoir les diriger, les entraîner, les conduire à la victoire. Son entrain était magni-

fique. Ses hommes et ses chefs étaient rassurés par sa présence. »

Depuis le 4 novembre, il était dans la fournaise quand, le 6, l'ordre de monter à l'assaut fut donné. Il sortit le premier de la tranchée. A quinze mètres en avant de ses hommes, il est tombé atteint d'une balle de mitrailleuse au-dessus de l'œil droit. C'est le soir que deux hommes sont allés le chercher : « S'il avait fallu toute la section, dit son ordonnance, toute la section y serait allée. » C'est devant Sivry-sur-Meuse que notre camarade a été tué. Il a été enseveli dans le cimetière de Consenvoye, à 20 kilomètres au nord de Verdun.

Raymond Schmidt est né le 8 juillet 1896 à Barr (Alsace), d'où sa famille était originaire. Il a fait toutes ses classes à l'Ecole Alsacienne qui l'a toujours compté parmi ses bons élèves. Après l'obtention de son baccalauréat sciences-langues, en 1913, il était passé au lycée Saint-Louis pour s'y préparer au concours de l'Ecole Centrale.

La guerre interrompit subitement ses études. Il est parti pour Le Mans le 12 avril 1915, étant affecté au 31ᵉ régiment d'artillerie. Admis comme élève-officier, il fut envoyé à l'Ecole de Fontainebleau où il resta quatre mois. Nommé aspirant en février 1916, il choisit le 13ᵉ régiment d'artillerie et partit pour le front le 1ᵉʳ mars. Il resta plusieurs mois avec sa batterie en face de Craonne.

En novembre 1916, nommé sous-lieutenant, il fut affecté au 45ᵉ régiment d'artillerie, puis au 202ᵉ. Il s'est battu successivement dans le secteur de Verdun, dans l'Oise et enfin en Champagne où il faisait partie du 251ᵉ régiment d'artillerie. C'est dans les Ardennes, à Mazerny, qu'il a été mortellement blessé le 7 novembre 1918 — quatre jours avant l'armistice — en dirigeant le tir de sa batterie sous un feu violent de l'ennemi. Il était resté debout à son poste de combat, calme et courageux comme d'habitude. Deux éclats d'obus l'ont atteint à la jambe et au côté. Pansé, puis évacué par une auto sanitaire, il a succombé en arrivant à l'ambulance de Mont Saint-Rémy. Il a été cité à l'ordre de la division et proposé pour la croix de la Légion d'Honneur. Voici le texte de sa citation : « Officier possédant au plus haut point le sentiment du devoir. Le 7 novembre 1918, a continué le tir de sa batterie, malgré un harcèlement vigoureux de l'ennemi englobant la position. Est resté debout à son poste de combat jusqu'au moment où il a été mortellement blessé, montrant ainsi un bel exemple de courage et le mépris le plus absolu du danger. »
Le sous-lieutenant Schmidt attendait son deuxième galon pour le 1ᵉʳ décembre. Il espérait entrer un des premiers à Strasbourg.

Pendant la préparation de ce numéo, nous apprenons la mort de nos camarades *Soulié, Graffeuil, Samuel Rolland, Jean Benoît.* Nous n'avons pas encore de détails.

NOS DISPARUS

Toujours aucune nouvelle de *Paul Morel, Albert Atger, Alfred Alcais, Jean Dubois, Jacques Forel, Georges Loupiac, Emile Robequain, Georges King.*

NOS PRISONNIERS

Nous apprenons que deux de nos camarades dont nous sommes restés longtemps sans nouvelles, *de Magnin* et *Rochelin,* avaient été faits prisonniers. Ils sont maintenant rapatriés ainsi qu'*Emile Granade* et *Jacques Breittmayer.*

CITATIONS ET PROMOTIONS

Robert Brylinski est cité à l'ordre de l'armée : « Officier très courageux, d'une valeur et d'une conscience au-dessus de tout éloge. A occupé du ... au ..., devant Vailly, un observatoire de première ligne et y a rendu des services éminents par la vigilance, la sûreté et l'opportunité de ses observations. »

Jean Allais, lieutenant, est promu au grade de chevalier de la Légion d'Honneur : « Officier d'une bravoure remarquable qui a fait preuve des plus belles qualités militaires. Chargé de couvrir la marche du bataillon d'attaque avec un groupe de grenadiers, a rempli sa mission avec

l'allant qui lui est coutumier. A été grièvement blessé le lendemain en enlevant de haute lutte une position fortement occupée par l'ennemi. Une blessure, cinq citations antérieures. »

Le pasteur *Jules-Théophile Calas* est cité à l'ordre du régiment : « Aumônier volontaire du plus beau dévouement, donnant à tous l'exemple du devoir et du sacrifice. S'est dépensé sans compter à la colonne d'El-Bassan, allant jusqu'à la limite de ses forces pour rester auprès des malades graves atteints de grippe contagieuse et leur prodiguer ses soins et ses encouragements bien qu'étant lui-même touché par la maladie. »

Charles Coquerel, sous-lieutenant, est cité à l'ordre du corps d'armée : « Chef de section d'un courage remarquable et d'un entrain communicatif. Toujours volontaire pour les patrouilles et les missions périlleuses. S'est de nouveau signalé le 8 octobre 1918 au cours de l'attaque en entraînant brillamment ses hommes à l'assaut d'une position fortement défendue par les mitrailleuses. A été gravement blessé au cours de la progression. »

André Mörch, capitaine, est cité à l'ordre de l'armée : « Officier d'un dévouement à toute épreuve ; grâce à son courage, à son exemple personnel et à son activité, a su obtenir un effort considérable de son bataillon qui, le 26 septembre, sorti des tranchées avec un entrain merveilleux, atteint tous ses objectifs le 6 octobre,

attaque et occupe une tranchée ; les 7, 8 et 9 octobre, marche sur les tranchées formidablement défendues et montre un mordant admirable. »

Robert Pont, sous-lieutenant, est cité à l'ordre du régiment : « Officier d'un courage et d'un allant exemplaires. Grièvement blessé, le 8 octobre, à la tête d'une compagnie dont il venait de prendre le commandement, en entraînant ses hommes à l'attaque d'un centre de résistance fortement défendu par de nombreuses mitrailleuses. »

Georges Debacq et *F. Maillard* sont cités à l'ordre du régiment. — Nous ne connaissons pas le texte de ces citations.

J. Seyrieg, Paul Allais, Maurice Alzas sont promus brigadiers. — *Jean Lung* est nommé sergent. — *Jean Lecerf, A. Billhouct* et *Marcel Bresard* sont nommés aspirants. — *Maurice Brès* et *Charles Pomaret* sont promus sous-lieutenants. — *Yves Engelbach* est promu lieutenant. — *R. Schneller* est promu capitaine.

DEUILS D'AMIS

La fin de l'été dernier a vu succomber à la maladie, sur un lit d'hôpital militaire, *Roger Faivre,* jeune appelé de la dernière classe, un des fils de M. le pasteur Faivre, d'Epernay. C'était un chrétien de convictions sûres que ce futur artiste, ce sérieux candidat aux Beaux-

Arts. Il connaissait notre mouvement et l'estimait, un peu à distance, parce qu'il était d'un naturel très réservé, peut-être timide, plus enclin à la solitude qu'à l'association — et plus simplement, parce qu'il n'avait jamais été en contact direct avec nous. Une grande et rare vocation était la sienne. Remarquablement doué pour le dessin et la peinture, il pouvait espérer une réussite brillante dans son art ; il y était très attaché et avait résolu de s'y consacrer ; c'est aussi qu'il avait conscience d'un talent à faire fructifier, en prenant l'expression au sens chrétien du mot, c'est-à-dire visant non pas seulement l'épanouissement individuel, mais le moyen de servir Dieu et les hommes. Roger Faivre disait que, dans toute profession, on peut servir Dieu, et il le croyait bien de la sienne à venir. Il pouvait citer des peintres qui par leurs toiles avaient exercé une action sociale sur leurs contemporains, travaillant pour le succès de quelque juste cause. Il avait cette noble et difficile ambition, bien qu'il en parlât peu ; il n'avait rien du théoricien ni du raisonneur, mais ses idées devaient sûrement mûrir dans le recueillement. Qui le fréquentait un peu reconnaissait, en effet, qu'il était imprégné d'authentique esprit religieux. Certes, il avait quelque chose, peut-être beaucoup, à nous donner.



NOTES ET DOCUMENTS

LES MÉMOIRES DE JEAN CAVALIER

M. Frank Puaux vient de publier une traduction, accompagnée de notes, des *Mémoires de Jean Cavalier sur la guerre des Cévennes* (1). Il y a là un travail qui, par la façon dont il a été compris et réalisé, fait de cette publication tout autre chose qu'une simple réédition. C'est un effort qui, au point de vue scientifique, mérite d'être examiné et apprécié.

Il est probable que Jean Cavalier a composé ses *Mémoires* en 1708, car il y parle de Bâville comme s'il était encore intendant du Languedoc et de Louis XIV comme s'il régnait encore. Il s'y refuse également à donner les noms de quelques prédicants de crainte de les désigner aux poursuites et, pour la même raison, il garde certains silences qui prouvent qu'il écrivait à une époque rapprochée de la fin des guerres des Cévennes. Il déclare d'ailleurs n'avoir écrit son livre que pour se libérer de la fatigue d'avoir à répondre aux questions sans nombre qui lui étaient adressées sur l'insurrection cévenole. De semblables questions devaient lui être surtout posées au lendemain des événements. Mais l'ouvrage n'a paru qu'en 1726 et en anglais.

Il est à regretter que la rédaction française des *Mémoires*, celle qui a été faite par Cavalier lui-même, et qui servit pour leur traduction en anglais, n'ait pas été conservée. Dans une lettre adressée à Antoine Court, datée de La Haye le 4 mars 1738, par Duplan, son ami, se trouve un renseignement intéressant sur

(1) Payot, un vol. in-8. Prix : 8 francs.

ce manuscrit original que Cavalier lui avait donné : « Je l'ai laissé, écrivait-il, parce que vous avez l'histoire imprimée en anglais que vous avez traduite et c'est la même chose que mon manuscrit qui a servi pour l'anglais, et c'est la cause que je l'ai abandonné, étant mal écrit. » Cependant, deux mois plus tard, Duplan promettait de lui faire remettre ce précieux document. Il semble bien qu'il n'ait pu réaliser son projet ; car Antoine Court, dans son *Histoire des troubles des Cévennes,* ne fait aucune allusion à ce manuscrit et celui-ci paraît bien définitivement perdu. Or, aux archives royales de La Haye, se trouve un manuscrit français, mais incomplet, des *Mémoires*. Il forme un volume in-folio de cent quatre-vingt douze pages, sans titre ni faux-titre ni aucune indication d'auteur, d'origine et de date. L'intérêt de ce document est dû à sa rédaction qui diffère de celle de l'édition anglaise. Celle-ci, en effet, si elle reproduit souvent et de la manière la plus fidèle le texte du manuscrit de La Haye, s'en éloigne non moins souvent par des additions comme par des corrections et des suppressions. Le document de La Haye doit être une première rédaction des *Mémoires* qui, plus tard, fut l'objet d'une revision plus ou moins hâtive lorsque Cavalier voulut établir le texte destiné à la traduction anglaise.

Une question pouvait cependant être posée : n'était-il pas préférable de publier un texte original comme celui de ce manuscrit de préférence à une traduction de l'édition anglaise ? Le doute eût été permis si Cavalier n'eût pas donné à son livre, en le faisant paraître sous son nom et en le dédiant à Lord Carteret, une autorité qui ne saurait être accordée au manuscrit de La Haye.

D'autre part, celui-ci, par ses fautes de style, par les incorrections de langage, par les vulgarités du récit, a bien un caractère d'authenticité, tout cela s'expliquant par le manque d'instruction du chef camisard. Le document a par là une grande utilité ; car, en y regardant de près, la traduction anglaise a moins été une version

dominant le texte qu'un effort de thème pour rendre mot à mot le texte français. L'effort de M. Puaux a été moins de traduire en français le texte anglais publié en 1726 que de retrouver, sous ce texte anglais, le texte français primitif. Une contre-épreuve curieuse de son travail est que, en traduisant certains passages, il lui est arrivé de reproduire littéralement le texte du manuscrit de La Haye. On voit par là de quelle utilité pouvait être ce manuscrit pour aider M. Franck Puaux dans sa tentative originale. Ce qu'il appelle modestement une traduction est en réalité une reconstitution du texte primitif des *Mémoires*.

Ajoutons que ce n'est pas une simple publication des *Mémoires*, mais une édition critique. Il a voulu que son ouvrage fût, pour les savants, une contribution sérieuse à l'histoire de la guerre des Cévennes et il a donc ouvert, autour des *Mémoires*, une véritable enquête contradictoire. Il a poursuivi cette enquête par une comparaison perpétuelle des affirmations de Cavalier avec celles de ses adversaires et, pour établir la vérité, il s'est moins préoccupé de consulter les ouvrages relatifs à cette guerre — sans cependant les oublier — que de remonter aux sources les plus sûres de son histoire. Il a donc fouillé les archives historiques du ministère de la guerre qui conserve les correspondances de Bâville, de Chamillart, de Montrevel, de Villars et de nombreux fonctionnaires sous leurs ordres, sans parler de plusieurs rapports militaires et politiques. Il a fouillé également les archives du ministère des affaires étrangères et les archives royales de La Haye, et l'on peut dire que les notes qui accompagnent sa publication ne contiennent guère que des documents de première main.

DANS L'INDE MÉRIDIONALE

Un mouvement religieux

M. Sydney Cave D. D. étudie, dans le numéro d'octobre 1918 de la *International Review of Missions*, l'évangélisation des classes inférieures et ses conséquences sociales :

South-Travancore est une étroite bande de terre entre les montagnes et la mer s'étendant du cap Comorin au nord de Guilon. Actuellement on compte dans cette région 100.000 chrétiens appartenant aux couches profondes de la population. L'étude de cette église dans son origine et son développement peut éclairer en plusieurs points le problème de l'évangélisation des masses.

Le point de départ est des plus humbles : un simple paria, élevé dans la seule crainte des démons locaux, quitta un jour son petit village. Il allait, au delà des montagnes du Ghât, accomplir un pèlerinage là où, lui avait-on dit, l'accès des temples était moins rigoureusement interdit que chez lui aux parias. Arrivé au fameux sanctuaire de Sithambaram, grande fut sa déception, l'impureté y tenait lieu de piété. Au retour l'idée lui vint de visiter des parents chrétiens qu'il avait à Tangore... Et quand il reparut au village natal, ses amis, venus au-devant de lui, demandant à voir le talisman qu'il devait rapporter « du Seigneur de Sithambaram » : « Voici, répliqua-t-il, le don du Seigneur de tous les Mondes » et il brandit l'Evangile.

Le succès de ses naïves prédications lui attira quelque persécution, alors il s'en fut demander assistance au missionnaire de Tangore qui l'avait baptisé. Celui-ci fit appel à la Société des Missions de Londres qui envoya Ringeltaube. Ainsi naquit l'Eglise de South-Travancore en 1806.

L'expérience du missionnaire Ringeltaube fut d'au-

tant plus amère qu'il apportait un idéal intransigeant de pure spiritualité. Dans sa solitude profonde il déplore la qualité douteuse des mobiles qui amènent la plupart de ces parias au christianisme. Il se laisse dépouiller par ses prosélytes (qu'il en vient à comparer à des sangsues). Il persévère quand même dix ans, puis disparaît. On se plaît encore à raconter dans la région que Ringeltaube ne mourut pas, mais fut enlevé au ciel comme Elie, tant est grande la réputation de sainteté qu'il a conservée.

Ses successeurs se trouvèrent comme lui en présence de ce problème : faut-il admettre des prosélytes dont les motifs sont suspects, une certaine caste, par exemple, qui en devenant chrétienne se déroberait à une taxe injuste ? Ringeltaube avait tranché la difficulté par la négative, ses successeurs passèrent outre.

Et Sydney Cave qui travaille depuis dix ans dans cette église de South-Travancore leur donne raison.

Les mobiles de conversion, tout d'abord, ne lui paraissent pas aussi bas qu'on pourrait le croire. Quand les Parias accourent à la maison du missionnaire, ce n'est généralement pas pour obtenir de l'argent, mais un peu de protection contre l'oppression des autorités indigènes. Et ce qu'ils demandent au christianisme, c'est la dignité d'hommes que la religion nationale leur refuse.

Il faut tenir compte aussi de la mentalité indigène. La croyance aux démons qu'on redoutait la veille ne disparaît pas du jour au lendemain. La foi consiste pour ces convertis à croire que Jésus est plus fort que les démons. Vienne une épidémie, il leur faudra un certain courage moral pour s'abstenir des pratiques en usage pour conjurer le fléau. Et le sort d'une église locale est parfois lié à la proportion plus ou moins grande des chrétiens épargnés. Pour eux comme pour les autres l'épidémie sera l'occasion de vérifier la puissance de leur nouveau dieu. Sydney Cave cite un village où, à la suite d'une épidémie particulièrement

cruelle, tous les chrétiens survivants, sauf une vieille femme et ses enfants, abandonnèrent le Christ qui n'avait pas assez protégé les siens.

Ces transitions entre l'adoration des forces naturelles et le culte « en esprit et en vérité » sont inévitables.

Mais le missionnaire trouve une grande consolation quand il compare ces nouveaux convertis aux autres fidèles, chrétiens à la troisième ou quatrième génération.

L'église de Travancore fondée depuis plus d'un siècle permet ce genre de comparaison. En 1851 encore, un missionnaire écrivait : « Nous avons le nombre certes, mais de quelle qualité ? Les plus pauvres, les plus dégradés, ceux qui n'ont rien à perdre et tout à gagner en devenant chrétiens ». Maintenant, dans les plus anciennes communautés, il y a beaucoup de familles chrétiennes instruites et prospères. En 1901 un fonctionnaire brahmane, dans son rapport officiel, a rendu ce témoignagne : « Sans ces missionnaires les basses classes de la société hindoue seraient toujours restées dans l'abjection. A ces chrétiens revient l'honneur d'être allés dans leurs humbles demeures et de les avoir élevés à la conception d'une vie meilleure sur cette terre. L'héroïsme qu'il faut pour tirer les parias de la dégradation est un élément civilisateur que l'Inde ancienne ignorait ».

Reste l'objection de ceux qui se demandent si l'éducation et l'avancement social qui en résulte ne sont pas trop exclusivement visés, aux dépens de la vie spirituelle proprement dite.

Sydney Cave nous demande de ne pas être plus exigeants pour les Hindous que pour les Européens...

D'après lui la guerre actuelle a été un stimulant de la vie religieuse dans l'Eglise de Travancore. Elle a montré l'abîme qui séparait la « civilisation » du christianisme, et tourné les regards de beaucoup vers la seule chose nécessaire.

L'UNION NATIONALE DES COMBATTANTS

L'Union Nationale des Combattants, qui vient de se créer, a son siège à Paris, 13, rue Lafayette. Elle a pris comme devise : « *Unis comme au Front* ». Dans l'appel qu'elle adresse aux Français nous lisons :

« L'étroite union des Combattants devant l'ennemi a sauvé le Pays ; il faut que cette union subsiste après la guerre.

« Ceux dont les souffrances ont été la rançon de la victoire auront le *devoir* et le *droit* de faire entendre dans la paix leurs voix devant les Conseils du Pays. *Pour cela, ils doivent rester groupés.*

« Il est entendu d'ailleurs que la voix de l'Union des Combattants s'élèvera toujours en faveur de la défense de l'ordre et des intérêts vitaux de la Nation.

« C'est pénétrés de cette idée que nous demandons aujourd'hui votre adhésion à l'Union Nationale des Combattants et que nous vous convions sans distinction de religion, de parti ni de classe, à vous grouper avec nous.

« Nous voulons créer dans une large pensée de tolérance une grande œuvre de solidarité sociale, un organisme puissant, car seule, dans les circonstances présentes, une Union vraiment Nationale, créée sur de solides et larges bases, peut rendre aux combattants les services qu'ils attendent.

« Déjà de l'intérieur du pays, comme du Front, des frères d'armes ont répondu « Présent » et adhéré à notre mouvement.

« Des hommes éminents, que le pays honore, ont applaudi à notre initiative et accepté le patronage de notre œuvre.

« L'âme française, qui veille au-dessus de nous, continuera à nous protéger et à rallier les hommes de bonne volonté.

« Camarades du Front, venez à nous !

« Vous qui, dans les heures douloureuses, avez vu

tomber à vos côtés de valeureux compagnons, vous ne voudrez pas que cet immense sacrifice ait été fait en vain, mais qu'il serve à la régénération de la Patrie bien-aimée.

« Français : pères, mères, épouses des soldats, nous vous demandons d'unir vos efforts aux nôtres et de continuer votre confiance, pour la reconstition de la grande famille française, à ceux qui l'ont sauvée. »

L'Union Nationale des Combattants a pour but :

« De conserver pour le bien du pays et au profit de ses adhérents les liens de bonne camaraderie créés par la guerre actuelle, en groupant les combattants qui y ont pris part ;

« De servir par tous les moyens en son pouvoir les intérêts moraux, sociaux et matériels de ses membres ;

« De prolonger en perpétuant leur souvenir dans toute la France, dans ses colonies, chez les Alliés, l'action des combattants morts pour la Patrie ».

Les conditions d'admission sont les suivantes :

« Peut être membre actif tout militaire officier, sous-officier, soldat des armées françaises de terre et de mer, qui aura pris une part effective aux combats ou aura été exposé par son service à leurs dangers. Seuls les membres actifs peuvent voter à l'assemblée générale et sont éligibles.

« Est de droit membre actif tout membre fondateur, créateur, bienfaiteur, donateur français, allié ou ami de la France, qui aura pris une part effective aux combats ou aura été exposé par son service à leurs dangers. En outre, les infirmières militarisées ou bénévoles ayant donné leurs soins aux blessés dans les formations du front, pourront être admises au titre de membre actif ».

Elle reconnaît le droit des morts de la façon suivante :

« Aux mêmes titres et conditions, les victimes de la guerre peuvent être membres de l'Union et bénéficier de ses avantages en la personne du plus proche parent :

veuve, père, mère, fils, fille, frère ou sœur d'un combattant tué à la guerre ».

L'Union Nationale des Combattants ne limite pas son effort aux seules organisations d'intérêt immédiat qui sont la conséquence de l'état de guerre. Elle a créé, pour l'instant, les services suivants :

Secrétariat général	Organisation des sections de province, colonies, pays alliés et amis. — Direction des services. — Documentation générale. — Lois, décrets, circulaires et règlements. — Presse. — Propagande. — Commémoration des morts. — Cérémonies patriotiques et religieuses.
Service du placement	Offres et demandes d'emplois. — Apprentissage. — Rééducation professionnelle des mutilés.
Service médical	Consultations chirurgicales et médicales. — Rééducation physique. — Hospitalisation. — Maisons de convalescence. — Fourniture de reconstituants. — Prothèse.
Service Juridique	Pensions et allocations. — Soldes, indemnités, pécules. — Loyers, moratorium. — Dommages de guerre.
Service social	Protection des familles nombreuses. — Organisation professionnelle urbaine et rurale. — Syndicats, Mutualités. — Unions commerciales. — Œuvre de la Maison et du Jardin. — Caisses de naissance, dotale, de décès. — Caisses d'achat d'outils et de machines agricoles. — Caisses de prêts, d'assurance et d'épargne. — Coopératives. — Office de défense des accidents du travail.

« Le Secrétariat général étudiera également les cas non prévus dans cette nomenclature et qui pourront intéresser les membres de l'Union.

« Tous ces services sont gratuits et fonctionnent, 13. rue Lafayette, à Paris, tous les jours de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures du soir, le dimanche de 9 heures à midi.

« Ces services fonctionneront également dans nos organisations de la province, des colonies et des pays alliés et amis au fur et à mesure de leur création.

« Adresser toute correspondance au Secrétaire général, 13, rue Lafayette, Paris. Joindre un timbre pour la réponse ».

L'Union, pour bien marquer son caractère de large tolérance, a tenu à mettre dans son Comité de Patronage l'archevêque de Paris, Cardinal Amette ; le président de l'Union Consistoriale Réformée, M. le pasteur Benjamin Couve ; M. le grand rabbin Lévi, du Consistoire Central des israélites de France.

HISTOIRE D'UNE CONVERSION

Nous trouvons dans le *Canadian Student* de novembre, le texte d'une allocution prononcée devant des étudiants à la conférence de Brome Lake, par le Dr Chang-Po-Ling, directeur de l'école secondaire de Tientsin, l'une des personnalités les plus en vue du monde universitaire chinois.

Nous reproduisons, presque intégralement, ce document psychologique, ce témoignage vivant et d'une limpide sincérité :

« On m'a demandé de raconter l'histoire de ma vie et comment je suis devenu chrétien. Mon père était confucianiste et ma mère bouddhiste. La Chine a beaucoup de religions différentes. Tel fut le foyer où je fus élevé. Je n'ai pas entendu parler de Jésus-Christ jusqu'à 14 ans. J'allais alors à une école de l'ancien modèle, très différente de l'école moderne, que l'on

trouve maintenant partout en Chine. J'étudiai d'abord les classiques chinois. A 15 ans, mon père m'envoya à l'école navale. La Chine était une vieille nation. Elle avait été lente à entrer en relations avec les nations étrangères plus jeunes, jusqu'à ce qu'elle fût forcée par les puissances à ouvrir ses portes. Elle subit plusieurs invasions, non seulement du fait des puissances occidentales, mais du fait des Japonais. Aussi, les jeunes gens qui pensaient que le premier devoir d'un homme était d'aimer son pays, servirent-ils pendant un certain temps dans la Marine. Quand je fus dans la Marine je changeai d'avis, car je sentis que, si la Chine avait été envahie, ce n'étaient pas les nations étrangères qui étaient coupables. C'était nous qui étions coupables, parce que nous n'avions pas trouvé en Chine de leaders pour résister aux invasions.

Un pays doit avoir des hommes. La Chine a la plus grande population du monde, mais quand je dis qu'un pays doit avoir des hommes, j'entends par là de vrais leaders, des hommes décidés à agir pour la nation et non pour eux-mêmes. Si nous avons de vrais leaders, nous pouvons construire une grande nation. Je sentis que la Chine avait besoin d'hommes pour la rénover.

« Ainsi, je me décidai à devenir maître d'école. Je retournai dans ma ville natale, Tientsin, et j'ouvris une école privée. Au début, j'eus de la peine à trouver de bons professeurs. Je dus recourir à mes propres anciens élèves qui avaient passé plusieurs années avec moi.

« Quelques secrétaires de l'Y. M. C. A. m'aidèrent beaucoup à enseigner l'anglais et d'autres matières. Quand j'entrai en contact avec eux, je découvris qu'ils étaient qualifiés pour leur tâche de professeurs, mais qu'ils possédaient en outre un pouvoir que je n'avais pas. J'avais le désir mais non le pouvoir de servir. Je les observai attentivement et je vis qu'ils l'avaient. Je leur demandai comment ils avaient acquis ce pouvoir, car si je l'avais, je pourrais l'utiliser au service de mon pays... Ils me répondirent qu'ils étaient tous chrétiens

et que cette force venait de l'enseignement et de la vie de Christ. Je ne croyais pas alors que seuls les chrétiens pussent avoir cette puissance, l'enseignement de Confucius la donnait probablement aussi. Je me remis à étudier dans ce but le confucianisme, très soigneusement, mais sans résultat. Quand on recherche cette puissance sans la trouver, on se décourage. Je pensais à la corruption des fonctionnaires chinois, à l'ignorance et à l'égoïsme du peuple chinois et j'en conclus que le monde était mauvais par la faute de ses habitants, que la situation du monde était désespérée.

« J'en arrivai à concevoir l'extermination de la race comme la solution du problème de la souffrance et du mal. J'expliquai mon point de vue à mes amis de l'Y. M. C. A. qui ne semblèrent point le partager. Ils essayèrent de me venir en aide. Ils me dirent qu'ils priaient pour moi depuis longtemps.

« A cette époque, mon père tomba malade ; je crus qu'il allait mourir ; j'étais dans le plus profond désespoir. A travers toutes mes expériences j'étais devenu un parfait pessimiste. Néanmoins, je m'efforçai de poursuivre ma tâche. J'avais de deux à trois cents. élèves et de 20 à 30 professeurs, mais je ne parlais jamais à mes collaborateurs ni de mes luttes ni de mon désir de servir le monde...

M. Robertson, de l'Y. M. C. A. m'aida beaucoup à comprendre le christianisme. Il me prêta entre autres livres *l'Idéalisme pratique*, du Dr Hyde. Après cela j'acceptais l'enseignement du Christ au point de vue moral, sinon spirituel. Un autre secrétaire de l'Association, R. R. Gailey me dit que pour comprendre réellement le christianisme il fallait prier. Je ne le compris pas. Cela me paraissait étrange et inintelligible. Je n'avais jamais prié. Je n'avais qu'une vague idée de Dieu. Je ne trouvais encore aucune solution définitive à mes problèmes les plus intimes.

Vers cette époque, il y a dix ans, je fus désigné par le gouvernement chinois pour assister au Congrès des Pêcheries à Washington.

Avant de quitter la Chine, je fus invité à passer quelques jours avec un de mes amis de l'Y. M. C. A. à Peitaiho, une station estivale de la Chine du Nord. Là, j'eus le temps de penser à loisir et je passai des heures à lire et à converser. Le dernier soir, vers 9 heures 1/2, nous étions tous assis dans la vérandah et avant de nous séparer, chacun fit une courte prière. Finalement, mon ami me dit : « Chang, vous devriez prier ». Je cédai et je dis : « Dieu, donne-moi la lumière et le courage nécessaires pour servir mon pays. Si je ne connais pas la vérité, comment oserai-je guider les autres ? » Après cela, nous nous séparâmes, je me couchai heureux. C'était l'instant décisif. Le lendemain je dis à mes amis que j'étais décidé à devenir chrétien. Dès ce jour, je m'aperçus que j'étais passé de l'extrême pessimisme à l'extrême optimisme.

Depuis cette époque, Dieu ne m'a jamais déçu...

« Après ma conversion, beaucoup de mes élèves s'élevèrent contre moi. Ils ne croyaient pas au christianisme. Pouvais-je le leur démontrer géométriquement ? » Ils me posèrent des questions difficiles. « Pourquoi Dieu, n'extermine-t-il pas le Démon ? » « Les miracles peuvent-ils être vrais ? » etc., etc.

« Le Christianisme prouve que les hommes sont pêcheurs. Les chrétiens progressent, mais ils ne le sentent pas toujours, tout comme un homme qui fait l'ascension d'une haute tour et qui se sent toujours loin du sommet. Si nous nous comparons à Christ, nous nous sentons très bas, mais nous montons ; celui qui reste dans la plaine nous voit monter.

Avant de terminer, laissez-moi ajouter qu'à l'heure actuelle, en Chine, on réclame beaucoup toutes les nouveautés occidentales ; — mais on croit que toutes les choses nouvelles sont bonnes. Il y en a de bonnes et de mauvaises, la Chine a besoin d'apprendre que, pour acquérir les bonnes, il lui faut adopter le Christianisme. « Recherchez d'abord le Royaume de Dieu et toutes choses vous seront données par surcroît »...

Une fois devenu chrétien je pensai plus que jamais ;

et plus je pense, plus je crois en Lui. La foi en Dieu est le commencement de la connaissance. Je crois en Lui. »

LE CAIRE

Le *Student World* d'octobre 1918 publie une étude de S.-M. Swemer sur « le Caire, centre universitaire » :

Jusqu'à la guerre l'Islam avait trois capitales : une capitale religieuse à la Mecque, une capitale politique à Constantinople, un centre intellectuel au Caire.

L'importance du Caire, au point de vue de la civilisation musulmane, est primordiale, on a pu dire des ulema du Caire qu'ils étaient « les gardiens de la Citadelle de l'Islam ».

La population musulmane est presque le double de celle de Constantinople ; la ville contient 206 mosquées dont une centaine au moins ont un intérêt historique. La Bibliothèque (Sultaniyale Library) possède la collection inestimable des manuscrits du Coran, sans compter des milliers d'autres livres. C'est par centaines de mille que, chaque année, sont édités au Caire, pour être répandus dans l'Afrique du Nord et dans tout le Levant, les commentaires du Coran et les pamphlets religieux de propagande anti-chrétienne.

Cette littérature trouve de nombreux et ardents lecteurs parmi les 15.000 étudiants du Caire. Deux courants violemment hostiles se manifestent : les progressistes défendent, dans un périodique mensuel, une interprétation toute moderniste de l'idéal du Prophète, tandis que les conservateurs ont pour mot d'ordre le « retour à Mahomet » et aux plus anciennes traditions.

Après de vaines tentatives de réforme, c'est cet esprit conservateur qui domine encore l'Université d'El Azhar, de beaucoup la plus importante puisqu'elle compte à elle seule onze mille étudiants.

Mais toutes les Universités (nouvelles comme anciennes) sont sous le contrôle unique des musulmans.

Les établissements secondaires semblent plus ouverts aux méthodes occidentales, l'étude de l'anglais et les sports y jouent un rôle important ; mais l'enseignement moral ou religieux fait défaut.

Il en est de même des écoles techniques et normales, pourvues d'excellentes bibliothèques et de laboratoires bien montés. Au dire d'un directeur d'une de ces écoles normales, les Egyptiens eux-mêmes sentent qu'il y a une grave lacune dans leur éducation. Ils auraient besoin, entre autres choses, d'apprendre à respecter la femme. L'enseignement populaire féminin serait précieux à ce point de vue et reste à organiser.

L'ancien sultan lui-même, dans un entretien que S.-M. Swemer eut avec lui, encouragea la mission américaine à poursuivre son œuvre d'éducation morale et religieuse car, dit-il « un enseignement laïque sans frein moral ferait le malheur de mon pays ».

Le seul jour de repos légal pour les étudiants est le vendredi. Toutefois un grand nombre assistent aux réunions de l'Y. M. C. A. et aux services religieux du dimanche soir.

L'Y. M. C. A., dirigée par des Coptes, ne paraît pas avoir la largeur de vues suffisante pour attirer et accueillir fraternellement les musulmans.

Au point de vue chrétien, l'œuvre la plus intéressante est celle des missions unies (United Presbyterian and other Missions). Le collège d'Assiut attire plus de 800 étudiants, venus d'une vaste région comprise entre Alexandrie et le Soudan, et se préparant à occuper des postes importants tant en Egypte qu'au Soudan et en Abyssinie. L'œuvre a fondé au Caire, à Luxor et à Assiut des écoles de filles qui ont 1.200 élèves inscrites. Le Dr J. Mott considère cette institution comme « une des plus stratégiques, des plus efficaces et des plus fécondes dans le monde entier ».

On envisage maintenant la création, au Caire même, d'une Université chrétienne. D'immenses perspectives s'ouvrent, là aussi, pour l'ère des reconstructions...

COIN DES NOUVELLES

FÉDÉRATION UNIVERSELLE

Nous avons la grande joie d'annoncer que le Gouvernement français, reconnaissant les immenses services rendus par le Dr John Mott à nos soldats pendant la guerre par la création de l'œuvre des Foyers du Soldat, lui a conféré la croix de chevalier de la Légion d'Honneur.

FÉDÉRATION FRANÇAISE

La Fédération française a organisé, comme d'habitude, la journée annuelle de prière. Des réunions auront lieu dans nos différents groupements des départements. A Paris, le programme suivant a été arrêté; il est possible qu'au dernier moment il subisse quelques variations : 10 heures : culte présidé par M. le pasteur Marc Boegner, au Temple de l'Annonciation, 3, rue Lekain. — 12 heures un quart : déjeuner en commun, 46, rue de Vaugirard. — 14 heures un quart, à la Chapelle du Luxembourg, 58, rue Madame : Allocution de M. le professeur Raoul Allier. — 15 heures : Les efforts des Associations féminines pendant la guerre, par Mlle S. Bidgrain. — 16 heures : Thé. — 17 heures : Méditation, réunion de prière, culte de Sainte-Cène, par M. le professeur Albert Dartigue.

CONGRÈS DES LYCÉENS

Le Congrès des Lycéens est en bonne voie d'organisation. Il aura lieu à Paris les 15, 16 et 17 avril. Le programme en est arrêté dans les grandes lignes. L'incertitude où l'on est sur une ou deux acceptations empêche seule de le publier dès aujourd'hui. Nous pouvons annoncer cependant que des méditations ou

des conférences seront faites par MM. Albert Léo, Pierre Maury, Albert Dartigue, Wilfred Monod, Elie Gounelle, Henri Bois, Raoul Allier. Nous donnerons dans le numéro de mars l'ordre du jour détaillé du Congrès.

MONTPELLIER

Nous avons la douleur d'apprendre la mort de M. J. Merlant, professeur adjoint de littérature française à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier. Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, promotion de 1896, il a eu, comme officier, au commencement de la guerre, une conduite héroïque et a été décoré de la Légion d'Honneur. Grièvement blessé et obligé de renoncer à servir sur les champs de bataille, il a rempli une mission utile aux Etats-Unis. Revenu à son poste à la Faculté de Montpellier, il a pris part, l'an dernier, à notre Congrès de Lycéens. Nous lui avions demandé, pour le *Semeur*, la conférence qu'il avait prononcée à cette occasion et qui avait produit une impression profonde. Il nous l'avait promise et nous ne savons pas si le texte en sera retrouvé dans ses papiers. Il a rendu les plus grands services au groupement des Etudiantes. Notre Fédération se souviendra toujours de lui comme d'un ami très cher. Il était catholique.

CANADA

Nous lisons dans *The association Outlook*, organe des Associations chrétiennes féminines, un article intéressant sur le settlement de l'Université de Toronto.

Ce bâtiment, surnommé le Club, est situé dans un quartier ouvrier et rend des services variés à tout le voisinage. Les femmes y trouvent des cours pratiques de cuisine « de guerre », les fillettes y apprennent à coudre, les jeunes étrangers y reçoivent des leçons d'anglais, tandis que garçons et filles peuvent se diver-

tir et se développer dans les salles de jeux et de gymnastique.

Une clinique pour bébés est placée sous la direction du Conseil d'Hygiène de la ville. Chaque semaine un docteur y donne des consultations et l'infirmière visite les petits malades à domicile. Sept langues différentes sont parlées par les mères qui amènent leurs enfants à cette clinique; ce détail met en évidence le caractère cosmopolite du milieu. Dans tous les clubs d'enfants, deux ou trois nationalités étrangères sont représentées. Ces clubs sont au nombre de onze et un douzième se forme pour les grands garçons.

Toutes les activités de ce settlement sont en plein développement et le comité résident doit faire appel, de plus en plus, à l'aide de volontaires qu'il invite à venir partager « la joie de connaître et d'aimer un grand nombre de leurs voisins, avec qui ils ont beaucoup en commun, de qui ils ont beaucoup à apprendre et à qui ils ont beaucoup à donner ». On ne saurait proposer à des étudiants meilleure école de service social.

DANEMARK

Le « *Sursum Corda* » de septembre exposait les plans adoptés par le comité d'études bibliques de la Fédération danoise. Le comité a décidé d'avoir un cours réservé aux leaders de cercles et a invité le pasteur Lauretz Koch à le diriger. Les étudiants de l'Université de Copenhague ont souscrit une somme importante pour l'érection d'un hôtel hindou à Tiruvannamalai.

Un comité de secours aux prisonniers de guerre s'était fondé également et devait récolter 10.000 Kr. A la fin d'août, cette somme était presque à moitié réalisée.

La Conférence d'été a eu lieu comme d'habitude à Nyborg Strand.

GRANDE-BRETAGNE

Un service d'actions de grâce et de consécration, présidé par le secrétaire général Tissington Tatlow, fut célébré au « Student Movement House » de Londres le 17 novembre. Toutes les salles étaient combles et une vingtaine de nationalités étaient représentées dans l'assistance.

Dès la rentrée on constata dans les Universités anglaises une augmentation considérable du nombre des étudiants.

Cela était dû non seulement à l'abondance des étudiants de première année, mais à la libération de beaucoup d'anciens autorisés à reprendre leurs études, surtout les étudiants en médecine.

Depuis lors, les vieilles villes universitaire, grâce à la démobilisation, commencent à retrouver leur aspect normal.

Un récent numéro du *Times* nous décrit un match de football qui eut lieu à Cambridge, entre officiers et étudiants, et il prête à cette manifestation sportive une valeur symbolique : elle marquait la fin de l' « occupation militaire » de Cambridge et la renaissance de la vie d'études. Le triste khaki fait place au bleu et au noir des robes universitaires, tandis que réapparaissent les insignes des divers collèges.

INDES

La réunion annuelle du Comité général des Associations chrétiennes des Indes et de Ceylan a eu lieu en juin à Madras. On décida de s'adjoindre un nouveau secrétaire itinérant. Il y a en effet 200 collèges à visiter et les deux secrétaires n'y pouvaient suffire.

C'est la Fédération Canadienne qui s'est généreusement chargée de subvenir aux frais.

D'autre part la Fédération Australienne a offert d'envoyer deux secrétaires qui travailleront un certain

temps sous la direction du Comité Général des Indes. Des choses de ce genre, dit un étudiant, « vous font sentir la réalité de la Fédération ».

TURQUIE

Les conséquences de la guerre, dans l'empire turc, au point de vue de l'enseignement, sont étudiées par Philip K. Hitti dans le *Student World.*

Elles furent particulièrement déplorables. Non seulement tous les étudiants furent mobilisés à partir de 18 ans. Mais les épidémies et la famine contribuèrent aussi à dépeupler les Universités.

En outre l'abolition des Capitulations entraîna la fermeture des écoles anglaises et françaises dans toute l'étendue de l'empire ottoman. Pour comprendre l'importance de ces établissements il suffit de rappeler que la seule « Mission laïque » en avait créé 800. Ces écoles furent transformées en casernes ou en mosquées.

Un autre résultat de la guerre fut de rendre obligatoire l'enseignement du turc en Syrie et parmi les populations arméniennes et grecques de l'empire. Depuis 1911 c'était d'ailleurs le rêve des Jeunes-Turcs d'ottomaniser les races sujettes.

Par contre, la guerre hâta, au pays des Harems, la création d'un véritable enseignement féminin. Des écoles normales d'institutrices ont été fondées à Smyrne, à Brousse, à Adana. Une école secondaire fut ouverte à Beyrouth avec une directrice sortie du Collège féminin de Constantinople. Notons que, dans cette ville, l'école normale d'institutrices est le plus imposant des édifices scolaires de tout l'empire.

Les institutions américaines, auxquelles le correspondant du *Student World* s'intéresse spécialement, n'ont pas été toutes respectées. Le collège de Van fut détruit et son personnel envoyé en Russie d'où il n'a pas pu revenir.

La plupart de ces établissements (Robert College, le

Collège américain de Constantinople et celui de Smyrne) continuèrent néanmoins à fonctionner, sous l'œil d'abord soupçonneux des autorités ottomanes qui arrivèrent petit à petit à une attitude plutôt bienveillante.

Une loi vint interdire la règle qui fait assister les élèves musulmans de ces établissements aux prières et études bibliques, que quelques collèges remplacèrent par des « leçons de morale » à l'usage des non-chrétiens.

Mais directeurs et professeurs ont constaté, parmi les étudiants, musulmans ou autres, un besoin grandissant de vie spirituelle, un intérêt profond pour les questions religieuses.

Toutes les Associations chrétiennes furent supprimées au moins officiellement. Seule l'Association chrétienne du Collège International de Smyrne fit exception et fut particulièrement active pendant la guerre. Elle put organiser l'an dernier une importante conférence, la troisième depuis 1914.

L'ancien empire ottoman paraît susceptible de devenir un champ d'activité fécond dans un avenir très prochain. L'échec de la « Guerre Sainte », la fin imminente du Kalifat turc ont ébranlé la foi des Musulmans en leurs iustitutions traditionnelles. La constance des Syriens, des Arméniens persécutés et fidèles jusqu'à la mort a produit une impression profonde. L'inlassable dévouement des missionnaires et des comités de secours américains a été, d'autre part, une éloquente démonstration de la charité chrétienne. Toutes ces circonstances semblent parfois avoir rendu le musulman, l'étudiant surtout, beaucoup plus accessible au christianisme qu'il ne l'était avant la guerre.

Le Gérant : A. COUESLANT

CAHORS & ALENÇON, IMP. COUESLANT. — 21.244

Liste des Groupes d'Etudiants Chrétiens Français

Pour Renseignements complémentaires s'adresser à Mlle VIGUIER, 41, rue de Provence

Agen. Groupe de Lycéens.
Aix. Groupe d'Etudiants, Groupe de Lycéens.
Alais. Groupe de Lycéens.
Belfort. Groupe de Lycéens.
Besançon. Groupe d'Etudiants et Lycéens. Groupe de Lycéennes.
Bordeaux. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Association d'Etudiantes et de Lycéennes.
Caen. Association des Etudiants.
Epinal. Groupe de Lycéens.
Grenoble. Association d'Etudiants,
La Rochelle. Groupe de Lycéens.
Lille. Groupe d'Etudiants,
Limoges. Groupe de Lycéens.
Lyon. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe d'Etudiantes et de Lycéennes.
Mâcon. Groupe de Lycéens.
Marseille. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Montauban. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Montpellier. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe d'Etudiantes et de Lycéennes.
Nancy. Groupe d'Etudiants, Groupe de Lycéens.
Nantes : Groupe de Lycéens.
Nimes. Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Paris. Association des Etudiants Protestants, Association des Etudiants en théologie, Société des Amis des Missions, Groupe des Etudiants de l'U. C. J. G. de Paris, Association des Campeurs Parisiens, Association des Elèves de l'Ecole Alsacienne, Association des Elèves du Lycée Janson de Sailly, Association de Lycéens, Association des Etudiantes, Association de Lycéennes.
Rennes. Groupe d'Etudiants.
Rochefort. Groupe de Lycéens.
Rouen. Groupe de Lycéens.
Toulouse. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe d'Etudiantes.
Valence. Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Versailles. Groupe de Lycéens.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉTUDIANTS CHRÉTIENS

Questions religieuses.

L'expérience religieuse. H. Bois (épuisé)	0,30
L'expérience religieuse et le Christ, H. Monnier	0,30
L'expérience religieuse et la Bible. Ch. Mercier	0,30
Le progrès dans la recherche et dans la réalisation de l'idéal. H. Bois	0,30
Quelques études sur la pensée de Jésus. Charles Grauss.	0,75
Les Psaumes 1re et 2e série. J. Kaltenbach. Chaque série	0.75
La Prière d'intercession. H. Bois	0,40
« Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » W. Monod	0,30
Le Problème du Mal, H. Bois	0,60

Questions sociales.

L'appel des foules. P. Bosc	0,30
La crise du logement. Roger Merlin	1 »
L'évolution sociale et la crise du caractère, E.-J Neel	0,25

Questions scientifiques.

La matière est-elle vivante ? A. Hollard	0,30
La matière radiante. M. Abelous, profr à l'Université de Toulouse	0,30
L'origine de la vie et les sciences paléontologiques. Kilian.	0,30

Questions diverses.

L'idée de patrie. F. de Witt Guizot	0,30
La société des nations. Th. Ruyssen	0.30
Le Bilan de la séparation pour les Eglises protestantes. R. Allier	0,50
L'idéalisme dans le droit nouveau. Donnedieu de Vabres.	0,30
L'appel de l'Eglise. Profr Maury	0,50

Questions missionnaires.

Etudiants et Missions. E. Allegret	0,30
La Fédération et les missions. D. Couve	0,30
Le mouvement des Volontaires. Ch. Grauss	0,30

L'Œuvre de la Fédération.

Conférence de Lyon (1907)	1,50
Conférence de Montauban (150 pages)	1 »
Conférence de Versailles (Constitution de la Fédération française des Etudiants) 1898/99	0,50
Toi, suis moi ! Bordeaux, 2,50. Franco	3 »
Congrès de Montpellier (1910)	2,75
Congrès de Lille (1911)	2 »
La Fédération internationale des Et. chrétiens. R. Allier	0,30
La Fédération française en 1911. Ch. Grauss	0,30
La Fédération française en 1911-1912. Ch. Grauss	0,30
La Fédération française en 1912-1913. Ch. Grauss	0,30
La Fédération française en 1913-1914. Ch. Grauss	0,40
Congrès de Constantinople. Edition française	1,25
Les Volontaires du Christ. P. Maury	0,10
Vers l'Unité chrétienne. Ch. Grauss	0,30
Nos responsabilités. R. Allier	0,30
Le programme des Volontaires (Lyon)	0,60
Sous la tente (Illustrations de Schmied)	3 »
Domino 1912 (Le camp de)	0,50
Domino 1913 (Le camp de)	0,60

Périodiques.

Le Semeur. Directeur R. Allier. 1 an	5 »
Notre Revue. Revue des Lycéens chrétiens. 1 an	2,50

Il ne sera répondu qu'aux demandes accompagnées du montant des brochures désirées.

Ajouter pour les frais de port 5 centimes par brochure au-dessous de 0,50, pour les autres 0,20. Tarif double pour l'étranger.

Adresser les commandes à Mlle L. Viguier, 41, rue de Provence, Paris (9e).